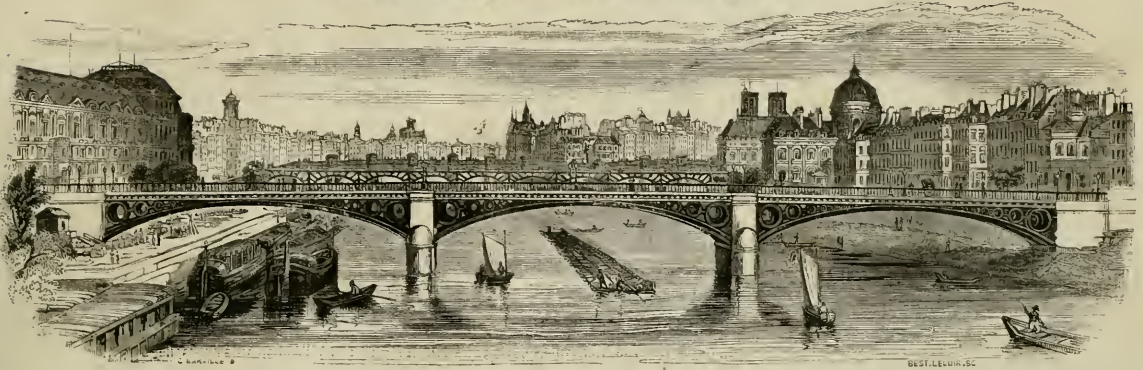


L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 5 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr. 75.

N^o 215. VOL. IX. — SAMEDI 27 MARS 1847.
 Bureaux, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
 Ab. pour l'Etranger. — 10 — 20 — 40.

SOMMAIRE.

I.-I. Grandville. Portrait. — Histoire de la semaine. — L'ir-
 pôt des chiens. Fabre, par M. Léon Halary. — Beaux-Arts. Salon
 de 1847. Les Romains de la décadence; Réception de Christophe Co-
 lomb par la cour d'Espagne à Barcelone en 1493. — Rien de trop.
 Nouvelle, par M. Fabre d'Olivet. — Mademoiselle Mars. Portrait et
 scènes. — Chronique musicale. Concert vocal des Orphéonistes
 dans la salle du Cirque national des Champs-Élysées. — Revue
 agricole. — Courrier de Paris. Une Scène de l'Enfant de l'Amour.
 — Les contrastes de la mode. Fingif-quatre Corsetiers, par
 Cham. — Bulletin bibliographique. — Annonces. — Orfé-
 vrie religieuse. Otensoir. — Principales publications de la
 semaine. — Rébus.

I.-I. Grandville.

Grandville est mort le 17 mars, âgé de 43 ans.

Il souffrait depuis quelques semaines d'une esquinancie sans gravité. Les médecins n'avaient conçu aucune inquiétude; déjà même le mal avait presque entièrement cédé à leurs soins, lorsque se manifestèrent les symptômes d'un délire d'abord doux et triste, bientôt marqué d'un caractère qui obligea d'enlever le malade à sa famille pour le transporter à la maison de santé de Vanves, où, après trois jours et trois nuits d'une agonie terrible, il a expiré.

La vérité est que cette fin si imprévue, si douloureuse, et qui doit inspirer tant de regrets, a eu, avant tout, une cause morale: Grandville est mort de douleur.

Au mois de janvier, une maladie rapide comme la foudre lui avait enlevé en quelques heures un fils de quatre ans qu'il adorait, seul enfant qui lui fût resté de son premier mariage.

En 1842, il avait perdu sa première femme, la compagne des années les plus difficiles de sa vie. Peu auparavant, ses deux premiers enfants étaient morts tous deux à l'âge de quatre ans comme le troisième, et comme lui subitement.

Ces coups affreux, frappés à intervalles rapprochés avec une persévérance si fatale et avec des rapports si étranges, avaient ébranlé le courage du pauvre artiste et, pour ainsi dire, effrayé sa raison. La tendresse, le dévouement de sa seconde femme, l'amour d'un petit enfant né de ce nouveau mariage, n'ont pas eu la puissance de le sauver d'un désespoir silencieux qui chaque jour creusait un abîme plus profond dans son cœur. Si ces grandes infortunes, près desquelles les autres sont si peu de chose, ont pour effet de troubler chez tous les hommes les sources de la vie, elles sont surtout mortelles pour ceux qui, comme Grandville, étrangers aux agitations et aux plaisirs du monde, sans aucune activité extérieure, voués à un travail sédentaire, enfermés dans le silence de l'atelier, ne peuvent et ne veulent demander de distractions, d'encouragements, d'éléments de bonheur qu'aux affections et aux espérances de la vie domestique.

Cette force stoïque des âmes qui, à chaque chute, se relèvent plus intrépides, comme pour délier le sort de les terrasser, Grandville ne l'avait point. Semblable à presque tous les grands artistes, il avait la bonté, la simplicité, l'ingénuité d'un enfant.

On écrit sa vie, on appréciera ses œuvres, son caractère. Sa mémoire a droit aux hommages les plus sérieux, et nous avons la confiance que ni le zèle ni le talent ne feront défaut à cette honorable tâche. Ici le temps, l'espace, la douleur, ne nous permettent de donner que quelques indications rapides.

I.-I. Grandville est né, dans la patrie de Callot, à Nancy. Il avait reçu de son père, peintre en miniature, octogénaire aujourd'hui, les premiers enseignements du dessin. Vers dix-sept ans, il vint à Paris pour y continuer ses études et chercher les moyens de vivre; à peine avait-il à son arrivée une somme de cent écus. Quelque temps, il fréquenta les ateliers du miniaturiste Mansion et d'Illipolyte Leconte. Ces artistes n'exercèrent qu'une bien faible influence sur Grandville. Il n'était point dans la nature originale de son talent

de suivre la trace d'aucun maître, de prendre rang dans aucune école: il ne pouvait être et il ne fut élève que de lui-même.

Son imagination, activée, fécondée par une observation

fine, pénétrante, sans cesse en éveil; ses forces, dont il commençait à avoir conscience; surtout peut-être les nécessités de la vie, le sollicitaient, le pressaient de produire. Il laissa le pinceau et les ateliers, il prit le crayon, et, grâce



I. I. Grandville, décédé le 17 mars, 1847.

aux perfectionnements récents en France de la lithographie, il publia ses premiers essais: *les Tribulations de la petite propriété*, *les Plaisirs de tout âge*, *la Sibylle des salons*, et une sorte de danse macabre moderne, l'une de ses œuvres

où, à notre gré, respirent les plus délicates et les plus rares qualités de son esprit. Grandville ne parvint toutefois à une popularité décidée que lorsqu'il eut fait paraître *les Métamorphoses du jour*, suite de plus de soixante scènes, dont les

personnages, hommes par le corps, animaux par la physiologie, ligent commencent les travers, les ridicules, les vices de notre temps. Ces petites compositions si variées, si vivaces, ont sous un air de bonhomie, perçoivent un critique si incisif, un révélateur si public, un artiste véritablement original, un maître dans un genre modeste.

Grandville, recherché dès lors par les éditeurs et par les directeurs de journaux, devint le collaborateur de plusieurs recueils : la *Silhouette*, l'*Artiste*, la *Caricature*, le *Charivari*. On sait à quel prix se sont élevés ses dessins de la *Caricature*, aujourd'hui répandus dans toute l'Europe. Des journaux, Grandville passa aux livres lorsque l'on fit connaître l'usage de les illustrer. Une sympathie naturelle, une sorte d'analogie dans la direction de l'esprit, le rapprochaient de La Fontaine : les nombreux dessins qu'il a faits pour interpréter les fables de ce grand poète semblent devoir être impérissables comme elles. Il a de même illustré Florian, les chansons de Béranger, les célèbres romans de Swift et de DeFoe, *Gulliver* et *Robinson*, et, dans ces derniers temps, *Jérôme Paturot*. Stimulé, tourmenté par son infatigable imagination, il en vint à composer lui-même des livres en estampes, entre autres les *Scènes de la vie privée des Autruche*, les *Cent proverbes*, les *Petites misères de la vie*, l'*Autre monde*, et récemment les *Fleurs animées*. C'est bien certainement lui qui est l'auteur principal de ces livres ; le texte, quelque hérité qu'il ait de quelconques, n'y est évidemment qu'un accessoire.

Un milieu de tous ces travaux, Grandville se sentait parfois saisi d'un irrésistible désir de revenir à la peinture. On possède de lui des miniatures et des essais à l'huile remarquables. Mais la médiocrité de sa fortune, les devoirs de la famille, la verve elle-même, lui interdisaient l'application longue et patiente qu'il aurait voulu donner à l'exécution d'un tableau. Il restait attaché du reste à l'élève par la science, la pureté, la correction scrupuleuse de son dessin, autant que par la conscience et l'habileté réfléchie de ses compositions. Il n'est aucun de ses dessins, même en apparence les plus frivoles et le plus rapidement improvisés, qu'il n'ait médité et travaillé avec la volonté tenace d'atteindre toute la perfection que le sujet comportait. Ce n'est pas à première vue et d'une seule fois qu'il feuillettait ses œuvres on peut saisir et comprendre tout ce que cette intelligence laborieuse savait rassembler, en un cadre étroit, d'intentions fines et spirituelles se rapportant toutes à une unité rigoureuse, toutes à la pensée principale, pour l'animer, l'éclairer et la développer jusque dans ses nuances les plus délicates et les plus subtiles. Condenser le plus possible d'observation et de critique de la vie contemporaine dans le modeste espace, exprimer beaucoup avec un très-petit nombre de lignes, telle était son étude assidue, sa règle, on peut dire son ambition. Ce n'est rien exagérer que de le considérer comme l'un des artistes les plus concis et les plus expressifs de notre temps. Il lui suffisait souvent d'un seul trait de la physiologie humaine, d'un simple détail de vêtements, d'un objet quelconque à l'usage de l'homme, pour peindre un vil tout un caractère, toute une manière d'être, toute une personnalité. Dès ses commencements, il avait donné plaisamment des preuves remarquables de cette rare aptitude à découvrir, à fixer les signes essentiellement caractéristiques des individualités, des passions, des habitudes, dans plusieurs suites de croquis intitulés les *Canes*, les *Parapluyes*, les *Cois*, les *Pipes*, les *Cheapeux*, les *Boissons*. Plus tard, parvenu à plus de maturité et, si l'on veut, à plus de distinction dans son art, il s'appliquait sérieusement à personifier toute vertu, tout vice, tout sentiment, toute pensée morale, dans les plus petits êtres de la création, dans des insectes, dans des fleurs et dans les formes mêmes des corps inanimés. On trouve, sous ce rapport, d'incroyables efforts de cette pénétration extrême, singulière, presque mystique dans l'*Autre monde* et dans la *Flore humaine*. Cherchant, creusant, descendant toujours, comme un mineur intelligent, il ne tendait à rien moins, de toutes les forces de sa pensée, qu'à faire jaillir la vie de toute chose, à tirer de tout surface d'intelligence cachée ou toute la matière, à animer, à humaniser, pour ainsi dire, tous les objets de la création et de l'univers visible. Ses ans s'étaient inquisités plus d'une fois de cette direction de son esprit ; plus d'une fois ils l'ont retenu sur cette pente où l'attrait une curiosité invincible : ils redoutaient pour sa réputation, pour son bonheur, cet entraînement, cette tension trop abstraite de la pensée. On se concertait pour le ramener à des compositions plus positives, plus près de la réalité des mœurs actuelles, plus accessibles à l'intelligence de tous. Il y avait des jours où il se rendait gaie à nos avis. Il caressait le désir d'illustrer complètement Molière, le génie qu'il aimait le plus après celui de La Fontaine. Il avait ébauché une série d'études très-curieuses, très-dramatiques, sur les physiologies humaines surprises pendant la nuit et le sommeil : les mystères de certaines existences, les secrets antipathiques des époux, les angoisses, les révoltes, les milieux soigneusement dissimulés pendant le jour, sont révélés tour à tour émergeant ou coummement, dans l'expression presque insensée de ces figures qui reposent sur l'oreiller. Il avait encore entrepris une sorte de métamorphose, où, si l'on peut s'exprimer ainsi, de royaume des professions : entre autres scènes charmantes de cette série, nous nous rappelons un jeune médecin anonruux, assis près d'une belle convalescente, laquelle, pâle, éme, demi-souriante, découvre dans ses yeux tout à coup le mal qui le consume, et semble lui dire : « C'est vous, maintenant, qui êtes le malade ; et le médecin, ce sera moi ! »

Combien d'autres projets naissaient chaque jour de cet esprit ingénieux ! « On ne me connaît pas encore, disait-il dans les rares moments où son enthousiasme l'emportait sur les scrupules et les défiances ordinaires de sa modestie. Que je vive, et l'un verra ! » Il disait vrai, et nous aimions à le voir s'abandonner à ces légitimes espérances qui devenaient les nôtres : la mort, en un moment, vient de les détruire toutes. C'est un triste spectacle que l'atelier désert de cet excel-

lent artiste et ses cartons d'où débordent les croquis, les ébauches de toutes sortes. Il y a là certainement plus d'inspirations à mettre en lumière qu'il n'en faudrait pour occuper la vie entière de plusieurs artistes, et assez de dessins avancés ou terminés pour que tous les cabinets éclairés de amateurs puissent prétendre à en posséder quelques-uns. Que deviendront ces œuvres posthumes ? La famille semble hésiter à s'en séparer. Si respectable que soit ce premier mouvement, nous ne pouvons nous empêcher de penser qu'il y a deux intérêts supérieurs auxquels ce sera pour elle un devoir de se soumettre, l'intérêt de la mémoire même de l'artiste et celui du public.

Les derniers dessins tracés par la main de Grandville, épars hier encore sur sa table, ont un caractère étrange, et si nous osons avouer toute notre impression, mystérieux. Il y a quelques mois, ayant achevé la publication des *Fleurs animées*, il avait dit à sa femme : « Voici tout longtemps que je me tiens les yeux baissés vers la terre ; je veux maintenant les lever au ciel ! » Et depuis janvier, depuis la mort de son enfant, il avait esquissé douze études d'*Etoiles animées*. Il figurait les astres sous les formes vaporeuses de jeunes femmes, rayonnant sur le fond du ciel, glissant et planant avec des expressions diverses au-dessus de groupes humains soumis à leur influence. Vénus, par exemple, sourit à deux jeunes amants, rêveurs, assis au sommet d'une colline : les nébuleuses, les étoiles filantes, l'étoile du berger, la bonne étoile, la mauvaise étoile, d'autres encore éclairaient d'autres scènes si satiriques ou touchantes, dont elles sont comme les célestes symboles. Plusieurs jours avant le décès qui a précédé la mort, Grandville, faisant allusion à ces études interrompues, disait avec un triste sourire à M. Guizot, son ami intime : « Croyez-moi, mon ami, je le sens, bientôt je pourrai étudier de plus près mes étoiles. »

Ce pressentiment de Grandville, que rien ne semblait alors ni justifier ni expliquer, avait toute la force d'une conviction. En vain on lui opposait avec l'accent de la sincérité, avec la confiance la plus absolue, qu'il n'était atteint d'aucun mal physique sérieux. Il voyait venir la mort : il l'annonçait, il l'allirait d'une voix ferme et résolue à notre incrédulité, à celle des médecins. Il ne se montra ni faible ni inquiet à l'approche de cette heure suprême, qu'il désirait peut-être. Toute sa vie, il avait aimé et recherché les entretiens sérieux. Pendant ses derniers jours de raison, il nous fit appeler plusieurs fois près de lui pour nous interroger sur nos espérances, sur notre foi. Il embrassait avec ardeur les solutions les plus nobles, les plus consolantes de la philosophie. Ceux qui n'ont pu l'apprécier que par ses œuvres, ne sauront jamais tout ce qu'il y avait dans cette intelligence distinguée, dans ce cœur excellent, de fortes réflexions, de dignes et hautes pensées, d'ardentes aspirations vers la vérité. Il appartenait par son caractère à cette famille d'écrivains, auteurs comiques ou chansonniers, que l'on se représente volontiers couvrant d'un masque riant leur figure grave et pensive. Nous qui sommes son ami, nous déplorons jusqu'à notre dernier moment la perte non limitée de cet homme de bien, fils de ses œuvres, artiste supérieur, d'une pureté de mœurs et d'une probité rigoureuses, irréprochable dans toute la conduite de sa vie.

Ses re-tes reposent à Saint-Mandé, près des cerueuds de sa première femme et de ses trois enfants, à quelque distance du tombeau d'Armand Carrel.

Ed. CH.

Histoire de la Semaine.

L'imprévu a joué un grand rôle pendant la semaine dernière et celle-ci. L'achat, par S. M. l'empereur Nicolas, des rentes dont la Banque de France n'osait se défaire en les jetant sur le marché français de peur de l'écraser et de confesser un embarras dont l'avenir eût déterminé une crise profonde, cet achat inattendu a fourni aliment à la polémique de nos journaux et occupe vivement ceux de la Grande-Bretagne. Faisant abstraction des conséquences ultérieures de ce traité, les organes habituels du gouvernement français se sont réjouis de ses résultats immédiats, mais non toutes les sans rechercher la leçon qu'il faut tirer de cette gêne à laquelle notre premier, notre seul établissement de crédit public se trouvait exposé. *La Presse* a fait entendre à cette occasion des paroles sévères que le *Journal des Débats* a reproduites, parce que, a-t-il dit, « la vérité est bonne partout. » Voici les réflexions de *la Presse* :

« Avec un peu plus de sagesse ou d'habileté de la part de notre gouvernement, rien n'eût été plus facile d'asseoir solidement notre crédit, que le jour où la Banque de France eût besoin de vendre pour se procurer 50 millions, il n'en eût été d'aucunement affecté. L'extrémité à laquelle la Banque de France vient d'être réduite atteste moins de l'imprévoyance de sa part, ainsi qu'on le prétend, qu'elle ne révèle la faiblesse et la mauvaise organisation de nos moyens de crédit, lorsque nous devrions avoir le premier et le plus fort crédit du monde entier. Le maintien de l'ordre et de la paix est, sans doute, un bien précieux, mais c'est un bien qui n'a pas été particulier à la France : il y a dix sept ans que tous les États de l'Europe en jouissent comme elle. Il ne faut rien exagérer ; il ne faut surtout pas s'endormir dans un dangereux optimisme. On l'aurait reconnu qu'un gouvernement a été sage, habile, prudent, prévoyant, c'est alors que, soumis à des épreuves difficiles, il se triomphe facilement. En sommes-nous là ? »

L'imprévu de cette semaine a été un triomphe de l'opposition à la Chambre. Il s'agissait de nommer un vice-président en remplacement de M. Hcbert, élevé à la dignité de garde des sceaux. Le candidat du ministère était M. Duprat, déjà élu vice-président à l'une des précédentes sessions ; le candidat de l'opposition était M. Léon de Malleville, sous-secrétaire d'Etat de l'intérieur sous l'administration du 1^{er} mars et l'un des orateurs qui ont fait la plus rude guerre au cabinet actuel pour son action dans les collèges électoraux et

dans les colloques de la Chambre. Après deux tours de scrutin sans résultat, le ballottage a donné la majorité à M. de Malleville, qui a été proclamé vice-président. L'opposition n'a pas cherché à en dissimuler sa surprise, ni le ministère son désappointement. Il l'eut, à dit le lendemain matin le *Journal des Débats*, il faut que les jeunes conservateurs, les conservateurs progressistes et impartiaux, toutes les espèces de conservateurs qui tiennent à se distinguer par un nom particulier le sachent bien : c'est ainsi que les majorités se dissolvent. Est-ce le but auquel on tend ? Il est impossible sans doute que tant d'éléments divers qui imposent un parti voient toujours les choses du même œil ; s'en suit-il que chacun votera selon son humeur ? Alors, à chaque vote, pour ainsi dire, les partis se dissolvent. Il ne faudra plus parler de majorité et d'opposition. Au lieu d'avoir le gouvernement parlementaire, on aura le gouvernement du hasard, le pire des gouvernements ! Nous engageons aussi le ministère à réfléchir. Les petits êtres, quand ils se multiplient, finissent par en valoir un grand. Quelques conservateurs ont choisi des membres de l'opposition pour leurs porte-paroles : on n'y a pas fait attention. Il s'est trouvé trois bureaux pour autoriser la lecture de la proposition de M. Duvergier de Hauranne ; on a dit : Bah ! ce n'est rien ; la Chambre rejettera la prise en considération. Aujourd'hui c'est M. Léon de Malleville qui est nommé vice-président. Le coup sera plus sensible. Il ne faut pas attendre un autre tour de scrutin, ou l'on s'éveillera peut-être trop tard !

Le jour même de cet événement parlementaire, a commencé la discussion de la proposition de M. Duvergier de Hauranne.

— La commission de la chambre des députés chargée d'examiner le projet de loi relatif aux billets de la Banque de France a terminé son travail. Le rapport de M. Benoist concilie à l'émission de billets de 200 fr., au lieu de billets de 250 fr., que demandait le gouvernement. M. Léon Faucher a fait distribuer un amendement pour fixer à 100 fr. la monnaie coupure des billets de la Banque, qui pourrait aussi en émettre de 250 fr.

— M. Delange, avocat général à la cour de cassation, a été nommé procureur général près la cour royale de Paris, en remplacement de M. Hcbert.

— Les discussions pour les droits honorifiques paraissent être à l'ordre du jour. Au commencement de la semaine dernière on discutait à la Chambre pour savoir si l'on disait *Son Excellence* ou *monseigneur le ministre* ; le jeudi suivant, à l'enterrement de M. Martin (du Nord), le conseil d'Etat et la cour de cassation se faisaient de gros yeux et luttaient à qui aurait le pas. Le conseil d'Etat, qui habilement a pris la corde, est arrivé le premier ; quoiqu'il y ait, la cour de cassation n'a pas voulu arriver du tout et s'en est revenue, au lieu de suivre le cortège, de Pégise au Palais de Justice. La question demeure pendante. — On a parlé, à propos de ces incidents, de quelques personnages qui ont dans leurs poches des titres de ducs, des comtes ou de marquis, lesquels seront mis au jour un de ces matins, au grand étonnement de la foule. On s'attend à quelque chose le 1^{er} avril.

— OUVRETTURE DE LA LIGNE DU HAYRE. — Cette ligne a été ouverte, comme nous l'avions annoncé, samedi dernier pour un convoi d'invités qui, partis le matin de la gare de Paris, y sont rentrés le soir à dix heures et demie, après avoir assisté au Hayre à une bénédiction, à une collation, à des allocutions, enfin à tout ce qui constitue l'habituel programme d'une inauguration. Lundi la ligne a été livrée à la circulation publique.

AFRIQUE FRANÇAISE. — Le *Moniteur algérien* a publié les chiffres suivants qui montrent le progrès des revenus publics auxquels la colonie donne lieu. On a tout lieu d'espérer par conséquent que quand on sera entré résolument dans la voie d'une colonisation sérieuse, notre établissement en Afrique justifiera facilement les sacrifices qu'il nous a coûtés.

En 1840, le chiffre était de	5,610,707 fr.
1841	8,859,190
1842	11,609,478
1843	13,961,425
1844	17,693,996
1845	20,423,425
1846	24,775,823

ANGLETERRE. — Dans la séance du 20 mars de la chambre des communes, lord Palmerston, répondant à une interpellation de M. Borthwick, a déclaré que le gouvernement n'avait reçu aucun avis officiel de l'intention qu'aurait le gouvernement français d'établir un dépôt de houille et des hôpitaux dans Port-Mahon, et que les informations reçues dénotaient qu'une pareille nouvelle est dénuée de fondement.

ESPAGNE. — L'agitation que Lola Montès faisait naître dernièrement en Bavière, le général Serrano la cause en ce moment en Espagne. Sans rechercher la nature de l'influence que ce sénateur paraît exercer et sans conclure, comme l'ont fait des journaux et des correspondances, de la particulière de Munich au général de Madrid, nous devons dire que le ministère, voulant éloigner celui-ci de la capitale, avait porté à la signature de la reine une ordonnance qui le nommait capitaine général de la Navarre. Le cabinet, voulant de toute manière éloigner Serrano de la cour, l'a désigné pour aller passer la revue d'inspection des troupes stationnées dans la Navarre et les provinces basques. Le ministère, en donnant avis de cette nomination au général Serrano, lui a fait entendre qu'il eût à quitter Madrid pour se rendre à son poste dans la journée du 11. Le général Serrano n'a pas obéi à cette injonction et s'est caché en ville. Le ministère s'est empressé de convoquer un conseil extraordinaire pour en délibérer. Le conseil se composait, outre le ministère, de MM. Narvaez, Martinez de la Rosa, Mon, Pidal, Santos Corbés, le marquis de Yilduna, Gonzalez Bravo et d'autres notabilités politiques. Il a été décidé que le général Serrano devait être traduit en justice comme ayant refusé de souscrire aux ordres de l'autorité supérieure.

Le 13, à trois heures de l'après-midi, tous les ministres se sont rendus au sénat. Là, il a été donné lecture de la nomination officielle du général Serrano pour passer la revue d'inspection dans la Navarre. Il a été ensuite une exposition du général Serrano qui rend compte de tout ce qui s'est passé depuis deux jours entre le cabinet et lui, et qui finit par demander au sénat de statuer sur la question de savoir s'il doit quitter Madrid conformément à l'implication du cabinet, ou s'il doit continuer de séjourner dans le sénat. Est venue ensuite une demande par le cabinet, à l'effet d'être autorisé à tenter contre le général Serrano des poursuites directes devant qui de droit.

M. Luizgaria a demandé que le sénat n'adoptât pas une résolution irréfléchie et précipitée dans une question d'une nature aussi délicate. Le ministre de la justice a insisté, au contraire, pour que le sénat adoptât une résolution prompte et décisive, attendu l'urgence. Le sénat, à l'unanimité moins une voix, a séance tenante, donné au ministère l'autorisation demandée.

Dans sa séance du 16, le congrès espagnol a approuvé, à la majorité de 114 voix contre 60, la conduite du ministère dans cette affaire. Tous les membres du parti progressiste, et quinze membres environ de la fraction radicale, ont voté contre le ministère. Le général Serrano reste toujours à Madrid, mais on ignore le lieu de sa retraite. On dit que, dans leur désappointement de ne pouvoir s'emparer de sa personne, les ministres sont allés demander à la reine où pouvait se cacher le général, et ils lui ont représenté que toute cette affaire compromet son gouvernement dans un moment tout à fait critique, car ils ne pouvaient lui laisser ignorer que l'on doit s'attendre d'un moment à l'autre à voir le comte de Montemolin donner en personne le signal de la prise d'armes générale. On prétend que la reine, aujourd'hui fort peu occupée de politique, a répondu à ses ministres : « Eh bien ! si Montemolin vient à Madrid, j'irai à Paris; peu m'importe. » — On croit généralement à Madrid que, malgré l'appui des Chambres, le ministère actuel ne tiendra pas à quitter le pouvoir.

PORTUGAL. — Dans la nuit du 9 au 10, la colonne du baron Casal, composée de 2 000 hommes d'infanterie, 150 chevaux et 2 pièces d'artillerie, a emprunté le territoire espagnol pour se rendre de Malaga à Clares, où il paraît qu'elle va rejoindre la colonne du baron Vithaas. Ceci indique un mouvement de retraite général de la part des troupes de la reine, et il ne peut plus être question du siège d'Oporto. La garnison de Viana de Lima, qui tenait pour la reine, a déserté tout entière. Elle se composait de 500 hommes. Les insurgés étaient attendus à Viana.

Des nouvelles de Lisbonne, du 12 mars, venues par la voie de Madrid, annoncent que le plénipotentiaire anglais était parvenu à persuader à la reine de transiger avec les insurgés d'Oporto en nommant un ministère libéral.

DEUX-SCILLES. — Le prince de Capoue vient de se réconcilier avec son frère le roi de Naples. Sa femme, miss Penelope Smith, reçoit le titre de duchesse de Mascali, et elle sera admise à la cour. Le prince aura un annuaire de 150 mille ducats, et recevra en outre un arriéré de 450 mille ducats. Les enfants, comme princes, recevront 6,000 ducats par an, et du plus une dot de 50,000 ducats. Un officier de la cour a été envoyé à Malte pour amener le prince auprès du roi.

Autriche. — La Gazette d'Augsbourg du 17 mars publie, d'après les journaux de Vienne, la loi sur la propriété littéraire et artistique ainsi que sur la contrefaçon dans l'empire d'Autriche. Cette loi, qui porte la date du 19 octobre 1845, se compose de trente-neuf articles, qui embrassent et protègent toutes les productions de l'esprit. Celui-ci a un intérêt plus spécial pour les auteurs et les éditeurs français : « La loi étend sa protection sur toute sorte d'ouvrages, quelle que soit la nationalité de l'auteur; ses effets s'étendent à tous les Etats de la Confédération germanique. Quant aux ouvrages parus dans les pays en dehors de la Confédération, la protection ne leur sera accordée dans l'empire d'Autriche que sur la base de réciprocité. »

POLOGNE. — La Gazette de Cologne du 19 mars reproduit, d'après un autre journal allemand, une lettre datée de la Spée, le 12 mars, dans laquelle on lit :

« La nouvelle donnée d'abord par les journaux français que le grand-duc Michel serait nommé vice-roi de Pologne, avec les mêmes attributions et pouvoirs qu'avait eus jusqu'en 1850 le grand-duc Constantin, est pleinement confirmée. »

VALACHIE. — L'assemblée générale de la Valachie a adopté, dans sa séance du 25 février, un projet de loi d'une haute importance, et a après lequel 14,000 familles, plus de 60,000 Bohémiens esclaves, appartenant à l'Etat, au clergé régulier et séculier et à tous les établissements publics, ont été affranchis. Cet acte d'une philanthropie bien entendue fait le plus grand honneur à l'hospodar, le prince Bibesco, qui en a pris l'initiative, et à l'assemblée générale de la province, qui l'a voté à l'unanimité. Après une discussion où les sentiments des plus nobles ont été manifestés en faveur de l'émancipation des classes inférieures sur lesquelles pèse le joug de la servitude, le métropolitain, chef de l'Eglise, malgré l'opposition que ce projet de loi rencontrait dans le clergé, a le premier déposé son vote, en adressant une allocution aux boyards réunis pour les engager à suivre son exemple. En effet, il n'y a rien de 10,000 familles, environ 48,000 individus, appartenant à des particuliers, et qui sont réduits à l'état de servitude.

Les autres parties du projet de loi voté par l'assemblée générale portent que les Bohémiens émancipés ne payeront qu'un impôt personnel de 55 piastres (12 fr.), qui sera déposé dans une caisse particulière, et destiné uniquement au rachat des Bohémiens serfs des particuliers.

Valachie. — Le prince Bibesco a sanctionné dès le lendemain le projet de loi, et a adressé un rescrit à l'assemblée générale pour lui exprimer sa satisfaction. Il remercie le métropolitain et les membres de l'assemblée d'avoir voté une loi que l'espérance du siècle, dit-il, et les progrès de la civilisation réclamaient depuis si longtemps. Cette séance, a-t-il ajouté,

fera époque dans les annales de l'histoire de la Valachie.

ETATS-UNIS ET MEXIQUE. — Le paquebot transatlantique *Cumbria* a apporté des nouvelles de New-York jusqu'au 28 février inclusivement, et de Boston jusqu'au 1^{er} courant. Le voyage de ce paquebot a été entravé par les glaces.

Les opérations du congrès se poursuivaient avec lenteur, sans présenter un grand intérêt. Le sénat discutait encore le bill adopté par la chambre des représentants, et relatif au crédit de dix millions de dollars. Les derniers avis du théâtre de des hostilités américaines, commandé par le général Scott, commandant en chef de l'armée américaine, continuait à rassembler toutes ses forces pour se porter vers la Vera-Cruz. Le gouverneur de la Vera-Cruz a sans nul doute une proclamation où, dans l'attente d'une attaque prochaine, il engage tous les habitants à résister jusqu'à la dernière extrémité.

On assurait à Mexico que Santa-Anna avait quitté San-Luis-Potosi, pour s'avancer sur Tula de Vamantlipas.

NAUFRAGE. — Les journaux américains annoncent la perte du trois-mâts *Stephan*, qui était parti de Hambourg le 28 octobre dernier pour le Canada, avec cent soixante émigrants. Ce navire a péri corps et biens; sur près de deux cents personnes qui se trouvaient à bord, il n'en a survécu que cinq, le capitaine et quatre hommes de l'équipage. Au moment où il coulait, le capitaine et quatre matelots s'élançèrent dans sa seule embarcation que n'eût pas emportée l'ouragan. Ces malheureux étaient depuis plusieurs jours à la merci des flots, et ils étaient déjà à demi morts de froid et de faim, lorsqu'un heureux hasard a fait passer près d'eux une goélette, qui les a recueillis et transportés à la Nouvelle-Orléans.

NECROLOGIE. — Jamais peut-être plus de pertes regrettables ne se sont accumulées dans une même semaine. La pénible tâche d'enregistrer tant de morts doit donc aujourd'hui se partager. On trouvera ailleurs dans ce numéro des notices sur Grandville et mademoiselle Mars.

Le marquis de Fovard, ancien pair de la restauration, et le vicomte de Massieu de Clermont — et M. Paulmier, de l'institution royale des Sourds-et-Muets, élève et collaborateur pendant vingt-neuf ans de l'abbé Sicard, sont morts dans un âge avancé.

Une perte beaucoup plus prématurée est celle de M. Eugène d'Osery, jeune ingénieur des mines, envoyé par le gouvernement, au mois d'avril 1845, pour faire, avec M. de Castelnaud, un voyage de découvertes dans l'Amérique du Sud. Il est mort assassiné, au moment où il touchait au terme des fatigues et des dangers naturels de cette laborieuse entreprise, qu'il avait poursuivie avec une énergie peu commune. Après un séjour de quelques mois à Lima, MM. Castelnaud et d'Osery s'étaient séparés pour gagner le fleuve des Amazones par des routes différentes. M. de Castelnaud se dirigeait vers l'Ucayali; M. d'Osery allait s'embarquer sur le Maranon. Ils devaient se rejoindre au confluent de ces deux rivières. M. d'Osery était parti de Lima au commencement du mois de novembre 1846. Il était, dans les derniers jours de ce mois, à Jaen, environ à 200 lieues sud de Lima, où il était venu pour prendre un radeau afin de descendre le Maranon. Il avait loué quatre rameurs et s'était embarqué avec eux, le 30 novembre, dans le port de Bellavista. Dès le lendemain de son embarquement, le 1^{er} décembre, les rameurs l'ont assassiné dans l'endroit appelé Jucamaro. Les assassins ont été arrêtés tous les quatre et envoyés au juge de Lambayèque, chef-lieu de la province.

L'impôt des chiens.

M. Léon Halévy veut bien nous communiquer cette fable, qui fait partie de la deuxième édition, qui se prépare, du charmant recueil dont il est l'auteur et auquel l'Académie française a décerné un prix. Le recueil des *Fables* de M. Léon Halévy contiendra deux livres nouveaux :

En apprenant que l'on projette
De lever sur les chiens je ne sais quels impôts,
La race canine, inquiète,
Convoqua, l'autre jour, ses états généraux.
Très-nombreuse vint l'assistance;
Un bouledogue présida.
D'abord à la tribune un vieux barbet s'élança;
Un pur sentiment l'animait;
Dans sa loyale indépendance,
Il plaida, non sans eloquence,
Pour le chien du berger, le chien de l'indigent;
Il prit chaudement leur défense,
Et déclara, tout net, que tout chien malfaisant,
De l'espèce du président,
Devait être à l'impôt soumis de préférence.
« A l'ordre ! » cria-t-on. Ce boula menaçant
Lui fait sentir son imprudence;
Le bouledogue était en nombre à la séance.
Sans qu'on s'en aperçût,
Notre barbet drame; il prend la clef des champs,
Et se sauve à plus d'une lieue,
Laisant un morceau de sa queue
Entre les dents de cinq à six votants.
Un formidable chien de chasse,
Tout grognant de colère, aussitôt le remplace;
Après avoir de son audace
Fort bien le prouvé,
Il vante les vertus qui distinguent la race
De leur illustre président:
La sonnette à l'impôt serait un sacrilège!
Il ose demander un ciel plus vaste
Pour ses chers compagnons, pour les chiens du chasseur,
Dont les mâles travaux, le courage et l'adresse
Secondent avec tant d'honneur
La honnêteté et l'obéissance.
Il descend au milieu d'un murmure flatteur.
A la tribune, aussitôt
Une levrette en peloton,
Qui parlait sans les bances s'élança tout d'un saut.
D'un ministre puaissant c'était la favorite;
De son discours on entendit mot;
Mais elle fit tant de courbettes,
De culbutes, de pirouettes,

Tournant à gauche, à droite, et parlant à la fois,
Qu'on s'écia tout d'une voix :

« Il faut exempter les levrettes. »
Bête grasse et dotée, au regard potelin,
L'griffon lui succède; il vent de l'Eglise;
Un arifon tout droit de Saint-Thomas-d'Aquin,
Dans le coupe d'une marquisse:
« Je viens, dit-il, plaider la cause du griffon.
« Vent-on nous déposséder de la haute influence
« Que la faveur publique nous procure sans dispense ?
« Cachés dans un soyeux manchon,
« Nous suivons la duchesse à la quête, au sermon;
« Et, grâce à nous, le chien est admis au salon.
« L'impôt nous proscrireait, chez le riche, on nous choye;
« Oh! mais plus l'on possède, et mieux l'on sait compter.
« S'il faut payer le fisc, je crains qu'on nous renvoie.
« A la cour, ou pour vous notre zèle s'emploie,
« Qui pourra vous défendre et vous représenter? »
A en braves redoublés la salle entière éclate;
Et ce bruit si flatteur, le griffon va s'asseoir;
Chacun vient, à son tour, filer l'encensoir,
Et ses nombreux amis vont lui serrer la patte.
Notre pauvre barbet, au courtir dépendant,
Était, comme on le voit, un mauvais politique,<
Et par sa noble philippique
S'était fourvoyé grandement;
Car ce qui dominait au sein du parlement,
C'était le chien de taille ou le roquet du riche,
Familier d'antichambre, au nez, soyeux et blancs.
On ne découvrait sur les bancs
Ni chien de berger, ni caniche.
L'un n'avait pu quitter l'aveugle qu'il guidait;
L'autre au marché voisin entre ses dents portait
Le panier de la ménagère;
Aut filèle et vigilant,
Celui-là, l'œil au guet, de la pauvre ouvrière
Gardait le loisir et l'enfant.
Quant aux chiens de berger, tandis que l'on péroré,
Toujours courant, toujours debout,
Harcelant le troupeau de l'un à l'autre bout,
Ils combattent... Blessés, ils vont droit encore
Sur ceux qu'ils ont saisis du loup.
Sans eux là-bas on défilère,
On s'anime, on s'échauffe, on ment avec fracas.
Quand chacun, à son tour, ent discute l'affaire,
Un gros danois, ennuyé des débats,
Et qui, faisant tapage, avait dès l'ouverture
Dit son avis en un grand seigneur,
Demanda à grands cris la clôture,
Et se voit appuyé par un concert bruyant.
Assiéti le scrutin termine la séance;
Et par la très-noble assistance
L'avis suivant fut adopté:
Il fut à l'unanimité
Décidé : que le boule-dogue,
A l'impur menaçant et rogne,
Au cri farouche, à la terrible dent,
De charges et d'impôts devait rester exempt;
Que la mente ardente au carnage,
Chère aux plats-frais du grand seigneur,
Grâce à ce puissant patronage,
Méritait la même faveur;
Qu'espèces très-recommandables,
Animaux de bonnes maisons,
Les levrettes et les griffons,
Les épagneuls favoris,
Enfin que tout chien fainéant
Avait des droits incontestables
Aux regards du gouvernement;
Que frapper d'un impôt ces classes honorables
Serait le plus fier dégringé;
Qu'un tel abus aurait, dans les redoutables,
Et que, pour éviter un semblable danger,
Le chien du pauvre et le chien de berger
Étaient les seuls chiens imposables!

Peuple aboyant, rends grâce à tes représentants!
Tu connais à la fin les corps délibérants.

LEON HALÉVY.

Beaux-Arts. — Salon de 1847.

L'exposition annuelle de peinture ramène la foule avide de nouveautés vers ce Louvre, une des merveilles, une des gloires de Paris, en même temps qu'il en est une des hontes et une des plus tristes humiliations. La majeure partie de cette foule et d'ailleurs la plus élégante y arrive par la rue du Carrousel, c'est-à-dire par cette large voie ouverte en 1807, par la volonté de l'empereur, et qui met en communication le Louvre d'une part et la place du Carrousel et les Tuileries de l'autre. Certes, pour qui ne connaîtrait pas la réalité, ce nom de rue du Carrousel, cette image des deux palais célèbres qui lui servent d'aboutissants, doit involontairement suggérer des idées de grandeur et de magnificence. La vérité est que c'est l'endroit le plus déplorable de Paris et peut-être de l'Europe. Un chaos sans nom, des murures éventrées, estompées par la saie, de hantes murailles tapissées jusqu'à leurs sommets d'alcôves monstreuses et de couleurs criardes, des clôtures en planches noires et moïses; de sales étalages de bouquins, d'urpécans fanés, de brimborions d'oreilles, de brie-à-brac ébréchés, vermillons, couverts de poussière, de limée, de rouille ou de vert-de-gris, tel est l'assemblage d'objets repoussants que doit traverser l'éclat de la société parisienne dans cette avenue qui réunit le palais des rois à celui dont la France a doté les beaux-arts. Partout ailleurs, même dans les recueils les plus obscurs et les plus fangeux de Paris, l'ancien état des localités va s'améliorant de jour en jour; ici régnent la torpeur et l'immobilité. Toutes ces murures sont condamnées; on les abandonne à leur état désespéré, on achève d'en user et de les user, comme si elles devaient disparaître demain du sol, et cet état de choses éternise, au milieu de la plus belle partie de Paris, le monstrueux spectacle d'un quartier tout entier en ruine, à qui il est défendu de vivre et qui ne peut venir à bout de mourir. L'opinion publique s'en émeut de temps à autre; des plaintes sont provoquées, des vœux légitimement

émis; puis l'on retombe dans l'assourissement. De même qu'on s'habitue à la laideur des gens avec qui l'on vit, les habitants de Paris, à force de voir ce cloaque, où ils ne s'arrêtent jamais d'ailleurs et qu'ils ne font que traverser pour arriver à des quais, à des palais magnifiques, à de vastes places ou à de beaux jardins, inissent par se faire à cette laide physionomie, qui reste toujours la même et pour eux une vieille connaissance. S'ils pouvaient voir cette saleté et cette dégradation avec des yeux moins prévenus et moins indulgents, ils éprouveraient le même sentiment de dégoût qu'elles excitent chez les étrangers accourus de tous les points de l'Europe, sur le bruit de nos merveilles; la honte leur monterait au front, et tous à l'envi, gouvernants, administrateurs, contribuables, s'entendraient pour faire disparaître au plus tôt ce déplorable spectacle, qui accuse notre légèreté, notre incurie ou notre insouciance.

Mais détournons nos regards de cet amas de platras et de sordides échoppes qui encombrant les abords du Louvre, et reportons-les vers la partie du palais consacrée tous les ans à la grande fête de la peinture. Les tableaux occupent comme d'habitude la première salle, le grand salon, une partie de la grande galerie et ce qu'on appelle pompeusement la petite galerie, un misérable apprentis en bois appliqué contre le Louvre qu'il déshonore. Cette triste et inutile construction, faite à l'occasion d'une fête et pour servir à un banquet

qui n'eût pas lieu, est actuellement le seul palais exclusivement consacré à l'art moderne. Là du moins, s'il est pauvrement, détestablement logé, il est logé chez lui, tandis que dans les galeries voisines, il est un intrus importun et inconfortable, qui force les nobles et antiques propriétaires à déguerpir ou à se renfermer dans d'obscurs réduits pour lui céder la place. Quelque intérêt qu'il offre par lui-même au public, il ne le dédommage pas de ce qu'il lui fait perdre, et c'est évidemment un combinaison fâcheuse que de commencer par cacher les chefs-d'œuvre anciens de toutes les écoles avant de montrer les œuvres douteuses des artistes vivants. Ceux-ci n'ont pas à encourir la responsabilité de cette longue privation imposée au public, mais on aurait dû leur épargner d'en être l'occasion. Espérons qu'un jour il y aura une place convenable pour tous. Bientôt on sentira la nécessité de construire de vastes édifices définitifs, pouvant servir aux divers genres d'exhibitions, soit des produits agricoles et industriels, soit de ceux des beaux-arts, et à l'exécution de la musique instrumentale ou du chant; déjà même, pour les réunions de la société de l'Orphion, on se trouve à l'étroit dans les plus vastes salles dont on puisse disposer. Des besoins si divers à satisfaire, l'intérêt qu'offrent quelques-uns d'entre eux par leur action moralisante sur les masses, qu'on néglige trop sous le rapport intellectuel, devraient provoquer le gouvernement et l'édilité parisienne à

s'entendre pour la création d'un édifice qui pût répondre à ces diverses exigences. La cherté excessive et toujours croissante des terrains rend cette création urgente. C'est une dépense qu'il ne faut pas léguer à l'avenir. On voit ce que cette cherté impose de sacrifices dans des travaux d'une urgence plus péremptoire, tels que ceux des halles par exemple, où l'administration, en reprenant le projet d'agrandissement décidé par Napoléon, se voit obligée, malgré l'accroissement considérable de la population, de se renfermer dans des plans plus étroits, à cause de l'énormité de la dépense. Peut-être même, s'il fallait acheter des terrains pour y élever ces bâtiments d'exposition, qui devront être dans un quartier central, cette opération, à cause de leur cherté, serait-elle, dès aujourd'hui, d'une difficulté insurmontable et ne trouverait-on pas une chambre qui vultu la voter. L'espace qui s'étend entre la place du Carrousel et le Louvre est le seul emplacement assez vaste au centre de Paris pour suffire aux développements exigés par une telle construction. En l'y plaçant, on ferait une chose doublement avantageuse : on élèverait à l'activité industrielle et artistique de la nation un théâtre digne de la France, et on ferait disparaître de Paris une de ses plaies les plus honteuses et qui semble la plus incurable.

Ce serait déjà une chose heureuse que de donner un domicile convenable à la peinture et à la sculpture moderne;



Salon de 1847. — Les Romains de la décadence, tableau par M. Couture.

mais ce n'est pas tout : il y aurait encore à leur donner une constitution, à réglementer les conditions de leur publicité. Dans l'ordre de choses actuel, leur apparition est un phénomène intermittent, dont le retour périodique annuel semble encore trop fréquent à de certains esprits, très-fidèles amateurs des arts évidemment. Par une singularité anormale, tandis que la musique, le chant, la déclamation, le pantomime, la danse, la voltige... sont, pour la population parisienne, des plaisirs qu'elle aime à goûter tous les jours, elle croit en laire assez pour la peinture, comme si c'était un art inférieur aux autres, en lui ouvrant, à une certaine époque de l'année, une sorte de foire, comme elle le fait pour la volaille et les jambons. Dans l'intervalle elle s'en passe très-bien, ou se contente avec ce qu'elle en aperçoit, sur son passage, à travers les vitres de deux ou trois marchands, ou en entrant une fois par hasard dans les salles de vente à la criée. Rien de plus déraisonnable, à mon avis, que ce régime imposé à ceux pour qui la peinture est une source de nobles et de douces émotions et qui consiste à leur donner, à jour fixe, une véritable indigestion, pour les tenir pendant tout le reste de l'année à la diète et à l'abstinence. Pourquoi les esprits délicats, amoureux de la forme et de la couleur, seraient-ils moins bien traités que les amateurs de fleurs, par exemple, qui trouvent aujourd'hui, tous les jours de la semaine, un marché public ouvert aux objets de leur affection? Pourquoi ne fait-on pas pour les peintres et les sculpteurs ce que l'on fait pour les jardiniers? Quand on soutient à grands frais une académie royale de musique, com-

ment n'accorderait-on pas la simple jouissance d'un local convenable pour une exposition permanente de peinture? Cette exposition permanente ne serait-elle pas, elle aussi, un attrait pour la multitude d'étrangers qui affluent à la capitale? Les tableaux y arriveraient à leur temps; ils ne seraient plus, comme cela arrive trop souvent, exposés à être terminés à la hâte dans les derniers jours qui précèdent le délai fatal, ce qui nuit à leur bonne exécution; ni à être vortis avant d'être suffisamment secs, ce qui nuit à leur conservation. Ils seraient mieux appréciés, parce que leur trop grande abondance ne viendrait pas à la fois éblouir le goût du public, continuellement tenu en éveil par un fréquent renouvellement. Tant de toiles qui restent aujourd'hui pour ainsi dire inconnues, parce qu'elles vont s'enfouir, avant le temps de l'exposition, dans les galeries particulières, ou tombent dans les mains des marchands, ne seraient plus soustraites au public. L'art, pour ne point dégénérer, a besoin d'une grande publicité, il ne doit pas être un hochet à l'usage exclusif de quelques curieux privilégiés. L'art, dans la haute acception du mot, est une révélation sublime faite par les hommes de génie aux peuples, et destinée à élever et embellir leur intelligence; c'est une chose sainte, qui ne saurait être trop populaire. Dans la vie compliquée des sociétés modernes, une très-large part doit être faite aux besoins de l'intelligence, et il lui faut aussi, comme au corps, son pain quotidien.

Une exposition permanente, telle est sans doute une des premières dispositions que l'on prendra à l'égard de la pein-

ture et de la sculpture, quand on songera à rédiger une constitution pour les beaux-arts. A côté de ce droit de publicité dans tous les temps, on devra y inscrire le droit de publicité accordé à tous, sans autre restriction que celle de respecter la morale publique. Les limites de temps écartées, il faudra écarter aussi celle des personnes, et proclamer de nouveau la liberté votée jadis par l'assemblée constituante. Le jury d'admission est une censure préalable qui est un contre-sens au milieu de nos institutions. C'est une institution vicieuse au premier chef; ridicule, si elle suppose l'infaillibilité en matière de goût accordée à quelques hommes; odieuse, puisqu'elle leur attribue l'omnipotence, c'est-à-dire le droit de juger sans appel au gré de leur passion ou de leur caprice, et d'autant plus odieuse que ce jugement est sans utilité. On comprend le droit d'accepter ou de refuser une pièce de théâtre, parce qu'une pièce de théâtre est une occasion de perte ou de bénéfice, qu'elle engage des capitaux, et que les comédiens doivent désirer que leurs efforts pour la monter ne soient pas en pure perte. Rien du semblable pour les tableaux ou les statues exposés. Ce qu'il leur faut seulement, c'est une petite place à la lumière. Cela fait, ils se chargent seuls de leur fortune. Le public s'arrêtera ou passera outre, et tout sera dit. A la vérité, dans l'exposition annuelle du Louvre, telle qu'elle a lieu maintenant, la difficulté matérielle de placer près de 5,000 ouvrages envoyés obligés à faire un triage. Cette difficulté n'existait plus si on adoptait une exposition permanente. Maintenant, si on objecte, et avec raison, que la multiplicité d'ouvrages médiocres et

mauvais fatigue l'attention du spectateur, et qu'ils nuisent par leur voisinage aux œuvres sérieuses, helles et élevées, ces inconvénients existent largement dans l'état actuel, car le triage n'est pas fait avec une telle sévérité de goût, ni une telle impartialité, qu'une foule de grotesques, déplaisants ou hideux ne fassent encore irruption dans ce monde choisi de l'élégance harmonieuse et de la beauté. Ce pêle-mêle fatigant de bons et de mauvais tableaux pourrait être évité, si on ne refusait l'accès à aucun artiste, ni à aucune œuvre. On pourrait, comme on le fait dans plusieurs musées, réserver une tribune pour les œuvres supérieures et écarter les mauvais contacts. Cela encore provoquerait certainement des réclamations. Si elles étaient fondées, il leur serait facilement fait droit; si elles ne l'étaient pas, on pourrait sans inconvénient n'en tenir aucun compte. Toutes les pièces du procès seraient là devant le public, aucune ne lui serait soustraite. Qui serait viable, vivrait. Personne ne pourrait plus se plaindre qu'on lui refuse l'air et le soleil.

Chaque année des plaintes amères s'élevaient contre le jury d'admission. Dans la rapidité de son examen, sans supposer de mauvais vouloir, il peut commettre bien des erreurs; d'un autre côté, c'est une maladresse de sa part de refuser les tableaux, si infimes qu'ils soient, venant d'artistes célèbres et qui, ayant fréquemment exposé, ont des droits acquis. A eux la responsabilité de leurs œuvres. Près de 5,000

ouvrages refusés doivent soulever bien des colères. Pourquoi, si l'on ferme de Louvre à ceux-ci, l'ouvrir à tant d'autres d'une si déplorable médiocrité? Dans le premier cas, ce sont les artistes qui se plaindent; dans le second, c'est le public à son tour qui témoigne son mécontentement. Quoi qu'il fasse, le jury a tort, et il aura toujours tort, de quelque manière qu'il soit composé. Ce n'est pas seulement la faute des hommes; c'est, avant tout, celle de l'institution. Depuis plusieurs années, l'exposition provoque des doléances incessantes, et à ces doléances l'administration fait la sourde oreille. Cet état de choses prolongé doit amener inévitablement une crise, car tout aboutit en ce monde. Déjà même, à l'heure qu'il est, un schisme important menace, dit-on, de diviser une grande partie de l'église artistique. En face de cette exposition du Louvre où le jury prononce des exclusions si ridicules qu'elles se sont adressées tour à tour à des hommes tels que Delacroix, Flandrin, Decamps, Marillat, Dupré, Cabat, etc.; en même temps qu'il la transforme par sa condescendance en un bazar encombré des plus pitoyables produits, plusieurs de nos artistes les plus éminents ont résolu d'élever une exposition particulière de leurs ouvrages, en s'engageant à ne plus rien envoyer au Louvre. Beaucoup d'autres artistes viendront sans doute se réunir à cette association. Quand cette désertion, qui déjà depuis quelques années attriste les expositions, aura entraîné les hommes de talent

qui leur restent encore fidèles, que restera-t-il au Louvre? On peut retarder les solutions, mais on ne fait pas disparaître les difficultés avec de l'inertie, on les aggrave: il faut de notre temps faire leur part aux intérêts, ou ils finissent par se la faire eux-mêmes.

Le livret du salon contient cette année 2,521 numéros. Le nombre des ouvrages refusés s'élève à un chiffre encore plus considérable. MM. Ingres, Paul Delaroche, Scheffer, Léon Cogniet, Decamps, Meissonier... n'ont rien envoyé. On retrouve avec plaisir M. Roqueplan, qui depuis longues années se tenait éloigné des expositions.

L'œuvre capitale de l'exposition est un tableau de M. COUTURE, intitulé: *Romains de la décadence*. Cette œuvre d'un jeune artiste, annoncée à l'avance, ce qui est souvent une cause de déaveur, est digne des espérances qu'elle avait excitées, quoique au premier abord on n'y ait pas trouvé cet aspect saisissant qu'on attendait. Le nom sous lequel on en parlait depuis deux ans, celui de *l'Orgie romaine*, en a été la cause. Une orgie à Rome, c'était quelque chose aux proportions colossales, et ne ressemblant en rien à ce que nos anciens roudés, nos libertins jeunes et vieux, ont appelé de ce nom; c'était une monstruosité où le sang se mêlait souvent aux voluptés, où la luxure, comme Messaline, pouvait succomber à la lassitude, mais n'était jamais assouvie. Que pou-



Selon de 1847. — Réception de Christophe Colomb par la cour d'Espagne à Barcelone en 1493, tableau par M. Robert-Fleury.

vait être un tel spectacle rendu par le pinceau libre et la couleur vivace de M. Couture? Sans doute il devait en voir les impuretés; mais sans doute aussi il en reproduirait la frénésie et la rudesse, en cela l'attente a été trompée; il ne faut pas qu'un titre imposé à tort vienne fanter les idées. Acceptons la donnée de l'artiste telle qu'elle est indiquée dans ce passage de Juvénal qu'il a pris pour épigraphe :

Sevir arnis

Luxuria incubuit victumque ulciscitur orbem.

Rome est vaincue par les vices des nations qu'elle a subjuguées; et les descendants de ces fiers conquérants du monde ne sont plus que des hommes efféminés, blasés, épuisés par l'abus des plaisirs. Ce n'est pas l'emportement de la luxure que le peintre veut représenter, car cela donnerait encore l'idée de la puissance; c'est l'énerverment des corps et la langueur mortelle des âmes: de la cette teinte d'ennui et de vague tristesse répandue sur la scène; de la cette molle nonchalance dans les attitudes, et cet air d'indifférence sur des visages où il n'y a plus ni curiosité ni désir. De toute cette troupe affaissée sur des lits, le seul homme resté fort dépende son activité pour une froide ironie. Grimpé à la hauteur d'une statue de Brutus, il provoque avec sa coupe insolente cette vénérable image. C'est une heureuse idée d'avoir réuni les glorieuses statues des grands hommes autour de leurs descendants ahâtards. Elles ont leur rôle dans cette scène, elles contribuent à faire ressortir l'idée morale et à lui donner sa signification. Cependant, il faut le reconnaître, cette idée morale est un peu voilée elle-même, ainsi que l'orgie; on y arrive, elle ne vous

saisit pas. Qu'importe? ne s'agit pas ici de faire une sombre peinture dans le genre de Tacite ou de Juvénal, ou de lutter de licence avec Pétrone et Apulée. Ce qui importe, c'est que tous les personnages groupés dans cette toile le soient dans des conditions pittoresques. Or, le talent pittoresque du peintre s'y manifeste à un haut degré. Bien qu'il y ait beaucoup d'art dans la symétrie avec laquelle la composition est balancée; bien qu'on ne puisse y surprendre aucun vice, ni aucune surcharge, si ce n'est peut-être au coin de droite, où sont les deux philosophes; quoique certaines figures posent d'une manière un peu théâtrale, il y a dans la conception générale et dans le faire une liberté d'allure, une puissance de jet, qui fait oublier l'art, et qui captive le spectateur. Le coloris paraît un peu gris; mais il faut remarquer que le tableau de M. Couture est entouré de toiles où dominent le jaune et le rouge, et qui doivent lui oûrir. Il a surmonté le mérié d'une harmonie bien entendue. On peut seulement indiquer le manteau rouge de l'homme qui présente sa coupe à la statue, comme rompant un peu cette harmonie, et appelant trop l'œil vers un des coins extrêmes de la toile. Les blanches carnations éclairées par la lumière du jour forment une marquerie trop uniforme dans le tableau. Les regards s'éparpillent et suivent avec charme toutes ces chairs lumineuses, maintes, il est vrai, dans une gamme égale, mais au milieu desquelles il manque un repos. Dans les diverses figures, la ligne, sans être serrée et sans viser à la distinction, a de la tournure et soutient de la grâce. Certaines figures, je citerai entre autres celle de l'homme qui rêve, assis sur le piédestal d'une statue,

rappellent la manière indécise et la couleur peu solide de certains peintres du dix-huitième siècle. Que M. Couture se tienne en garde contre ces tendances et conserve l'intégrité de son talent. Il vient de se placer cette année par son tableau à un rang élevé parmi nos peintres, et l'avenir, nous l'espérons, ne fera que le confirmer.

M. ROBERT-FLEURY, qui n'avait pas exposé l'année dernière, a envoyé cette année deux tableaux qui comptent parmi les tableaux importants de l'exposition. L'un représente *Galilée* au saint-office de Rome, au moment où, après avoir abjuré à genoux et les mains sur l'Evangile la doctrine du mouvement de la terre autour du soleil, il se relève agité par les remords d'avoir fait un faux serment et dit, en frappant du pied la terre: Et pourtant elle se meut! Cette scène est rendue dans le style grave qui lui convient. La tête de Galilée exprime bien la révolte intérieure de la pensée que la crainte contraint à peine, mais elle l'exprime avec simplicité et naturel. Cette situation a été trop souvent gâtée par l'enflure et l'exagération. — Le sujet du second tableau est la *Réception de Christophe Colomb par la cour d'Espagne à Barcelone*, à son retour du nouveau monde. Ce tableau est bien composé, le groupe principal est bien entendu, mais plusieurs figures des Indiens laissent un peu à désirer. Les ouvrages de M. Robert-Fleury ont un cachet individuel qui imprime surtout à ses petites toiles un grand relief et de l'intensité dans l'effet. Sa couleur vigoureuse, la solidité de sa peinture, lui ont fait, depuis plusieurs années, une place à part dans nos expositions.

A. J. D.

Rien de trop.

NOUVELLE.

Suite. — Voir t. VIII, p. 407, et t. IX, p. 10 et 22.

La visite de cette vieille pégresse, qu'annonçait ainsi M. Larvaine, devait être pénible à madame Doliban en renouvelant sans motifs les cruelles émotions qu'elle venait d'éprouver. Elle ne cachait donc pas sa répugnance pour cette entrevue qui lui paraissait fort inutile.

— Mon Dieu, ce sera comme vous voulez, répondit M. Larvaine. Je le lui défendrais, et si elle désobéit, ce qui est plus que probable, vous la consignerez à la porte. »

Il salua une dernière fois et partit. Vous devez comprendre dans quel état madame Doliban entra dans son appartement. Je n'étais pas sa nièce ! Qu'étais-je donc ?

Il lui suffit d'un seul entretien avec Rose pour le lui faire supputer. La soubrette, pressée de questions, et bien aise de faire parade d'une certaine perspicacité, lui raconta comment M. Doliban lui avait dit d'abord que je n'étais pas sa nièce, et comment il avait été fort irrité de mon arrivée.

« De son côté, mademoiselle était toute troublée, ajouta-t-elle, elle savait que madame était absente, bien qu'elle m'ait répondu qu'elle ne vous connaissait pas. Dans le premier moment, monsieur s'est emporté suivant son habitude, j'ai bien entendu du à travers la porte, qu'il s'écria d'une voix rude et tout en colère : Que voulez-vous ? Que venez-vous faire ici ? Et puis, il s'est apaisé tout de suite : je n'ai plus rien entendu. Ce n'est pas étonnant, madame sait combien mademoiselle le méme et c'est tout de suite après cette longue entrevue que monsieur m'a dit de préparer une chambre pour mademoiselle, qui dorénavant logerait ici. »

— Ah ! fit madame Doliban, se mordant la lèvre avec un frémissement de colère.

— Et le retour de madame les a bien déconcertés ! Il fallait voir leur figure quand je le leur ai annoncé ! ma foi, jusqu'à présent, je n'ai pas dit à madame ce que j'en pensais... ce que tout le monde en pense ici... Mais monsieur, qui n'est pas aimable tous les jours, non, est toujours si tendre avec mademoiselle Cécile ! Il fait tout ce qu'elle veut dès qu'elle le caresse, il est si généreux pour elle, que...

— Assez, Rose ! interrompit madame Doliban d'un ton sévère. Ce sont d'indignes propos que vous répétez là ; si je pensais que vous eussiez été la première à les répandre, je vous châtierais.

— Madame ! je... — C'est bien, c'est assez... J'en préviendrai M. Doliban pour qu'il les fasse cesser. En attendant, gardez-vous d'en parler à qui ce soit. »

La modération de madame Doliban n'était qu'apparente. Ce calme était un sacrifice fait à la prudence, aux convenances sociales. Il fallait avant tout éviter un éclat, un scandale, qui rejillirait sur tout le monde. Madame Doliban le sentit, et sut d'abord dissimuler ; mais sa colère, pour être concentrée, n'en devint que plus terrible.

Franchement, en se mettant à sa place, on comprend son indignation. Elle avait été cruellement trompée ; elle avait été blessée dans ses affections de mère et dans sa dignité d'épouse. Quoi ! c'était à elle, à elle qui pleurait sans cesse les enfants que la mort lui avait ravés, c'était à elle que son mari venait présenter une jeune fille, qui devait, disait-il ironiquement, les remplacer ! Et cette fille, c'était non indigne rivale ! c'était sa maîtresse à lui ! Quelle infamie !

« Ah ! il voulait me la faire adopter, cette créature ! murmurerait-elle en parcourant avec fureur son appartement, il voulait me la faire aimer, et me la faire appeler ma fille !... Ma fille, bon Dieu ! quelle profanation !... Oh ! je m'en vengerais ! »

Mon oncle Doliban était absent, je vous l'ai dit. Une affaire très-importante l'avait obligé de partir pour passer quelques jours dans une fabrique à quelque distance de Paris, pour surveiller la gestion de cet établissement, dont il était commanditaire. Nous étions seules, ma tante et moi. Tout semblait concéder pour rendre la situation plus grave.

Après avoir su maîtriser son premier mouvement en présence de Rose, madame Doliban avait cru pouvoir s'y abandonner avec son mari ; et elle lui avait écrit une lettre inspirée par sa jalouse indignation, lorsqu'elle réfléchit et sut s'arrêter à temps une seconde fois. Elle déchira cette lettre et voulut d'abord s'assurer de preuves qui pussent confondre inévitablement les coupables : elle écrivit à M. Larvaine :

« Monsieur, je vous demande pardon de vous entretenir encore du triste souvenir qui a fait le sujet de notre dernière conversation. Mais je viens vous prier de me donner un renseignement qui pourra nous être fort utile. Une jeune fille, que j'ai tout lieu de croire une aventurière, vient de se présenter à mon mari comme fille de son frère Charles, déshérité au massacre de toute sa famille. Il m'est serait pénible d'être dupes d'une escroquerie. D'après ce que vous m'avez dit, vous auriez été malheureusement témoin de la mort de cette intéressante enfant... et vous seriez certain que notre nèce n'existe plus. »

« Serez-vous assez bon pour me répondre le plus promptement possible, afin que je puisse transmettre immédiatement à mon mari cette triste preuve de la cruelle mystification dont on veut le rendre victime ? »

Elle envoya aussitôt cette lettre. Mais, sans attendre la réponse, dont d'ailleurs elle connaissait suffisamment les termes avant de l'aire reçue, et qu'elle ne désirait que pour s'en faire une arme contre M. Doliban, elle résolut d'en fuir avec moi, avec qui elle n'avait plus de ménagements à garder.

J'étais fort éloigné de soupçonner l'orage qui allait fondre sur ma tête. Aujourd'hui même encore, il y a bien des détails que j'ignore, car je n'ai jamais pu les apprendre, n'ayant ni pu ni voulu interroger tout le monde. De semblables récits étaient trop pénibles pour les désirer beaucoup.

Ainsi, je ne sais combien de temps madame Doliban mit à mûrir et à préparer sa vengeance. J'ignore quelle fut la date de cette visite de M. Larvaine, qui lui tout le mal, et que je ne connus même que plus tard. Je sais seulement que mon oncle était absent depuis cinq ou six jours, et n'avait écrit la veille qu'il ne devait pas revenir avant la fin de la semaine, lorsque tout à coup la porte de ma chambre s'ouvrit, et je vis entrer madame Doliban.

Et tout était de cause cette visite devait me surprendre. Depuis le départ de mon oncle nous avions vécu toutes les deux aussi loin l'une de l'autre que possible. Je connaissais trop son antipathie pour moi, et j'en respectais trop la cause pour lui infliger sans nécessité la peine de ma vue et l'irritation de ma société. Je m'étais donc retirée dans ma chambre, m'amusant avec mes livres, mes crayons et mes pinceaux, écrivant à mon oncle, servant souvent d'intermédiaire entre lui et David pour ses affaires, et occupant enfin mon temps le mieux que je pouvais. Je ne m'attendais certainement pas que ma tante viendrait me chercher dans cette réclusion volontaire, et je ne pus d'abord deviner le motif de cette démarche imprévue.

Tout étonnée, je me levai pour la recevoir. Mais mon étonnement s'accrut encore en voyant sa physionomie pâle et bouleversée. Elle ferma soigneusement la porte, et s'avança ensuite vers moi sans parler. Ses yeux brillants lançaient réellement des éclairs, et leur expression m'éleva au point que je fis un pas en arrière, et que je cherchai instinctivement quelque chose autour de moi pour me protéger.

« Vous ne vous attendiez pas à ma visite, mademoiselle, dit-elle d'une voix saccadée, et je vois que je vous fais peur !

— Moi, ma tante ! je... — Ah ! vous vous servez encore de ce mot-là ? interrompit-elle durement ; vous y tenez, à ce qu'il paraît ! Mon Dieu ! il me semble qu'entre nous aujourd'hui, seules et tête à tête, vous pourriez y renoncer.

— Comment ! je... — Mon Dieu ! répétit-elle sans me laisser prononcer une seule parole, vous voyez bien que j'ai pris mes précautions. Personne ne peut nous entendre, ainsi parlons franchement, je vous prie. Je suis bien instruite ; je vous en prévins.

Vous savez combien de temps encore espérez-vous continuer cette fourberie ?

Je tombais de mon haut. Une idée livide, effrayante, me traversa l'esprit aussitôt. Elle redoublait folle ! pensais-je. Et cette idée n'était pas de nature à me rassurer. Quoique plus grande qu'elle, je ne me sentais pas de force à lutter corps à corps avec une aliénée furieuse, et je tremblais pour tout de bon. J'essayai de l'apaiser.

« En vérité, ma chère tante, je ne comprends pas... — Ah ! que de façons ! Vous ne comprenez pas ! Il me semble que ce que je vous dis est cependant assez clair. Cessez de continuer avec moi cette ignoble comédie. Je suis bien instruite, je vous le répète, et vous ne pouvez plus espérer de me tromper. »

Tout ceci, qui lui semblait si clair, était pour moi de véritables énigmes. — Elle déraisonnait évidemment, pensai-je. Prenons patience, et voyons où elle va en venir.

« Ecoutez, continua-t-elle ; je viens être auprès de vous, une démarche qui est peut-être une faiblesse, j'en conviens, mais que je crois devoir aux convenances du monde, aux exigences de ma position, à la réputation de notre famille. Je pense que vous me saurez gré de ma modération, et comment cela finira-t-il ? Dans cette attente, et dans la crainte d'irriter encore plus ce que je croyais sérieusement être une aberration mentale momentanée, j'écoulais avec un air de soumission et de respect contrit qui la trompa un moment.

« A merveille ! reprit-elle ironiquement ; je vois que vous me comprenez enfin. Eh bien ! jusques à quand comptez-vous abuser indignement de ma crédulité patiente ! Jusques à quand comptez-vous rester ici ?... Vous y ?... répondez ! »

L'idée fixe revient, pensai-je.

« Mon Dieu ! ma tante, dis-je du ton le plus doux et le plus ferme possible, vous savez que mon oncle... — Ma tante ! mon oncle ! interrompit-elle avec une explosion de colère. Otons une bonne fois ces masques-là, je vous prie. Pourquoi ne pas nous dire ce que nous savons si bien ? Croyez-vous, par exemple, que je souffrirai longtemps encore que mon mari entreprenne, dans ma maison, sous mes yeux, une fille perdue comme vous ? »

Le mot était cette fois beaucoup trop vil et beaucoup trop clair pour que je pusse m'y méprendre. Je restai un moment stupéfaite ; et puis la colère et l'indignation prenant à leur tour le dessus, je fis vivement un pas vers elle :

« Madame ! m'écriai-je, pensez-vous que je puisse souffrir... »

Et je m'arrêtai. J'eus honte moi-même de l'idée fugitive que cette phrase avait soulevée dans mon esprit, et je ne pus croire qu'elle eût l'intention de l'exprimer. Je maîtrisai mon premier mouvement et je continuai avec plus de sang-froid :

« En vérité, j'aurais tort de répondre. Une semblable épithète est tout simplement une injure que je ne m'attendais pas à trouver dans votre bouche et que je dois à moi-même de ne pas relever. »

— Vraiment ? voilà une modération qui me charme ; mais je ne suis pas venu ici pour faire de l'esprit et des phrases avec vous. Il n'y a que trop longtemps que ces petites querelles-là durent. Je viens vous conseiller de sortir de cette maison que vous souillez, avant que je ne vous en fasse chasser brutalement.

— Je ne compte pas sortir, répondis-je avec une fermeté froide, et je ne pense pas que vous me fassiez chasser.

— Tu crois ? Tu veux donc me pousser à bout ? Je veux bien éviter le scandale ; mais si l'on m'y force, je me reculerai pas, je l'en prévins. Je ne céderai pas devant la concubine de mon mari. »

Après une pareille phrase, je ne pouvais m'y tromper, et je ne puis vous rendre l'expression de colère, de douleur et de surprise que me causa une semblable accusation.

« Madame ! m'écriai-je, y pensez-vous ? Que dites-vous là, bon Dieu ! Ah ! juste ciel ! quelle infamie allez-vous supposer ?... Et si mon oncle... »

— Ton oncle ! ton oncle ! Tu répètes toujours la même chose. Je t'ai déjà dit que j'étais bien informée. Je sais à merveille que tu n'es qu'une nièce d'emprunt.

— Eh mon Dieu ! mon Dieu ! interrompis-je exaspérée, qui a pu inventer ces abominables mensonges, ces atroces perfidies ? Avez-vous pu, madame, y ajouter loi sans rougir, et... »

— Voilà de grandes phrases ; je m'y attendais. Supprimez tout cela, et venons au fait. Tu es ou une dévergondée, ou une voleuse ; choisis.

— Madame ! — Réponds ! c'est l'un des deux ; ou bien mon mari sait que tu n'es pas sa nièce... et alors explique-moi comment et à quel titre tu es entrée ici ; — Ou bien il est trompé, il le croit en effet la fille de son frère, ainsi que tu as voulu nous le persuader... et alors quel nom donner à une semblable supercherie ?

— Madame ! répétai-je d'une voix étouffée, car mon cœur palpitait à me rompre la poitrine, qui peut vous donner le droit de me parler ainsi ? et comment pouvez-vous justifier cette accusation de... »

— Mon Dieu ! rien de plus simple, ma belle enfant. Il est avéré, maintenant, que la fille de Charles Doliban a été tuée. Nous avons ici des témoins de sa mort.

— Ce sont de faux témoins ! interrompis-je avec énergie, car tout mon être bondissait d'indignation, et je ne me contenais plus. Ce sont d'indignes mensonges ! Et c'est vous, madame, c'est vous qui ajoutez foi aux récits de ces faussaires ! C'est vous... Si même, ajoutai-je avec empressement, vous ne les avez pas vus eux-mêmes... »

— Mon geste et ma vivacité paraurent lui faire éprouver une certaine frayeur à son tour. Elle recula.

« Ces insinuations faussées seront aisément démenties ! repris-je avec force ; ces calomniateurs intéressés seront démasqués. Mon oncle sait qui je suis ; il a entre les mains les preuves de ma naissance, etc... »

— Ah ! fort bien, vous êtes d'accord avec lui ? C'est à merveille, et m'en délectais.

— Ne répétez pas cet ignoble soupçon, au nom du ciel ! m'écriai-je ; grand Dieu ! n'en rougissez-vous pas vous-même ?

Ma force était à bout ; et, vaincue par l'indignation, par la colère, par l'émission de cette seule inattendue, il me sembla que mon cœur se soulevait, que ma tête tournait, et que j'allais me trouver mal. Je tombai sur un fauteuil, et je lousis en larmes.

« C'est bien ! dit madame Doliban avec une ironie insultante ; c'est bien joué. Comédie complète. Seulement les spectateurs manquent pour qu'il y ait succès.

— Oui, répliquai-je d'une voix étouffée par les convulsions nerveuses de mes sanglots involontaires, vous avez bien calculé votre coup. Je suis seule... mon oncle est absent !... Vous n'auriez pas osé inventer devant lui cette fable absurde.

« Je n'aurais pas osé ! insolent ! reprit-elle avec colère en s'avancant vivement vers moi. Tu mériterais que des à présent je te fesse jeter à la porte !

— Non, vous n'oserez pas ! répondis-je en me relevant tout à coup, car le danger me redonna de l'énergie. Je suis forte de mon droit et de mon innocence ! Je ne crains pas les visions d'un esprit en délire, d'un cœur enivré et jaloux... »

Le coup avait porté ; elle sentit sur-le-champ où cette allusion allait me conduire : elle devint livide, et ses dents grinçaient ; je fus effrayée moi-même, et je m'arrêtai.

« Ah ! tu veux me pousser à bout ! balbutia-t-elle avec fureur. Ah ! tu oses encore m'insulter, me railler... me rappeler le malheur que... Serpent ! langue de vipère ! continua-t-elle avec une explosion terrible, je t'écraserais enfin ! Tu vas voir si tu resteras chez moi malgré moi ! Tu veux du scandale, mignonne ! tu en auras !

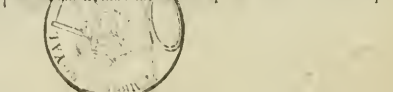
— Non, je ne resterais pas chez vous ! répondis-je en m'emportant à mon tour. Je n'ai eu que trop d'égards jusqu'à présent pour votre malheureuse manie. Mais si vous croyez agir à votre l'intaise, si vous croyez que je me laisserai martyriser à plaisir, vous vous trompez ! J'ai bien traversé, seule et délaissée, la moitié du monde pour retrouver mon oncle ; je saurai bien faire aujourd'hui quelques lieues pour le rejoindre. Je ne veux point l'exposer ici au scandale de vos ignobles soupçons et de votre haine irréfléchie. Dans une heure je serai hors d'ici !

« C'est tout ce que je demande, répliqua-t-elle avec une ironie insultante. Et une fois dehors, je te promets que tu n'y rentreras plus. »

Et elle sortit.

Dans le feu de la discussion, je venais de dire que j'allais partir, mais je vous avouerai franchement que, restée seule, je ne songeai plus le moins du monde à mon départ. Dans l'agitation d'esprit qui suivit nécessairement une semblable scène, j'allais et venais impétueusement sans dessein arrêté, sans chercher à mettre de la suite dans les pensées incohérentes qui se pressaient dans mon esprit. Madame Doliban mit beaucoup mieux le temps à profit. Soit qu'elle eût son plan arrêté d'avance, soit que, ayant aussitôt imaginé pour tirer parti de la promesse qui m'était échappée, elle eût déployé la plus grande activité pour l'exécuter, de manière ou d'autre, elle fut prête en quelques heures. Et j'étais encore dans la même incertitude livrée, lorsque Rose, ouvrant tout à coup la porte de ma chambre, vint me dire que la voiture était en bas tout attelée qu'il m'attendait.

« Comment ! m'écriai-je avec un tressaillement de surprise. — Pui-til, mademoiselle ? répondit Rose avec l'air le plus



naturel du monde; je pensais que vous étiez prête. Madame vient de me dire...

— Prête! à partir!

— Madame vient de me dire que je vous accompagnais, reprit Rose du même ton; et j'ai mis aussitôt mon bonnet et mon chapeau. Mademoiselle veut-elle que je l'aide à s'apprêter?

Je restai immobile et interdite.

« Ce sera bientôt fait. Nous serons arrivés avant la nuit... et comme serons-ils à venir dans quelques jours, mademoiselle n'a pas besoin d'emporter grand chose. »

Ces quelques mots me rassurèrent et rappellèrent mes idées. Après tout, ce que j'avais de mieux à faire était en effet d'aller rejoindre mon oncle, de lui apprendre ce qui venait d'arriver, et de lui demander ce qu'il voulait que je fisse. Une fois mon parti pris, je ne fus pas longue à l'exécuter. Pendant que Rose faisait un petit paquet de mes effets les plus nécessaires, ainsi que le demandait une absence présumée de trois à quatre jours au plus, je mis mon chapeau, je m'enveloppai de mon châle, et je me disposai à sortir.

« Mademoiselle a-t-elle besoin d'argent? demanda Rose. Madame ne m'en a pas donné... et bien que nous n'allions pas loin, nous aurons à payer des chevaux et des postillons sur la route. »

Cette remarque était sensée. Elle me redonna même un peu du sang-froid dont j'avais besoin, et que j'avais alors complètement perdu. Je fermai mes tiroirs, et j'emportai mes clefs; je pris ma montre que j'oubliais sur la cheminée, et ma bourse, où se trouvait, outre la monnaie courante, une assez forte somme en or que la libéralité prévoyante de mon oncle m'avait donnée au moment de son départ. — « Ah! m'avait-il dit, que je ne fusse pas obligée d'en demander si j'en avais besoin. »

« Parions, mademoiselle, » me dit Rose; et nous sortîmes sans voir personne. Je trouvais dans la cour une voiture attelée de chevaux de poste; j'y montai aussitôt; Rose dit quelques mots au postillon, se plaça sur la banquette de devant, et nous partîmes grand train.

Le voyage fut, comme vous le pensez bien, silencieux et triste. Je ne savais si Rose était dans la confiance de la querelle et des motifs de mon départ; la manière calme dont elle avait envisagé ce voyage ne me l'avait pas fait supposer. En tout cas, quelle en fut la cause ou quelle l'ignorait, je ne voulais pas lui en parler, et elle se tint de son côté. J'étais d'ailleurs assez occupée de mes anxiétés et de mes craintes pour ne pas m'en distraire. Quo'il dit et que je ferois mon oncle en apprenant cette rupture inattendue, en me voyant arriver brusquement auprès de lui, et surtout en écoutant les étranges motifs de mon départ? Devrais-je lui dissimuler en partie les abominables soupçons qu'avait conçus madame Doliban? Et si je les lui révélais, comment n'y prendrais-je pour les lui exprimer? De semblables réflexions suffisaient certainement pour m'absorber tout entière, et je ne pensais pas à autre chose. Rose, d'ailleurs, beaucoup plus en fait que moi, songeait aux détails de la route, et ne m'adressa la parole qu'aux relais, en me demandant l'argent nécessaire pour payer les guides et le pourboire du postillon.

« Combien voulez-vous donner, mademoiselle? Il nous a menés bon train... »

— Ce que vous voudrez, répondis-je machinalement. Alors vite, c'est le principal.

— Vous entendez, dit Rose à l'autre postillon, qui était debout à la portière, et qui s'appuyait sur le marchepied en me regardant d'un air curieux. Fouettez ferme, et vous serez bien payé. Nous voulons arriver avant la nuit.

— Avant la nuit! Peste! c'est difficile... Il y a double poste... Mais, ma foi, je suis bien monté, et je ferai ce que le poste pourra.

— Tenez, dit Rose, voici la moitié d'avance.

— Merci! dit ce jeune homme d'un ton gai, et je me sautant avec une intention singulière. Mademoiselle sera contente de moi... Ce n'est peut-être pas la première fois, et je voudrais bien que ce ne fût pas la dernière. »

Je ne fis aucune attention à ce propos, distraite comme je l'étais, et c'est tout au plus si j'entendis cette conversation. La portière se referma, et la voiture partit. Le postillon tint parole; nous brûlions le pavé.

Plus je réfléchissais à ma situation, plus je devenais inquiet. Ce que m'avait dit madame Doliban sur ma naissance me revenait sans cesse à l'esprit. Elle prétendait avoir des témoins prêts à jurer que je n'étais pas la nièce de M. Doliban. Quelles preuves avais-je pour démasquer leur imposture? Comment pourrais-je soutenir mes droits? Sans doute la tendresse de mon oncle pouvait ne pas exiger ces preuves; mais en présence des infâmes accusateurs qu'on faisait peser sur cette tendresse même, je ne devais pas à son honneur et au mien de les réfuter complètement, de montrer que je n'étais pas une fille perdue qu'il aurait ramassée dans la honte d'un Paris pour l'ambier de cette prétendue parenté; que je n'étais pas une nièce d'emprunt, ainsi que l'avait dit machinalement madame Doliban, et que j'arrivais bel et bien de la Grand'ourne? Mais, où trouver ces preuves? J'avais même écarté mon passe-port, mon bulletin de la diligence, et mes autres loix, n'entraient certifié la réalité de mon voyage, et certes éloigné l'idée de complétement présumée entre M. Doliban et moi. Mais-je en effet sa nièce? Ceci fut resté peut-être à prononcer; mais, en tout cas, il eût été évident que j'arrivais des colonies avec cette qualité avant de favoir vu, et que l'un et l'autre nous étions de bonne foi.

Cette ruse me préoccupait encore quand notre voiture s'arrêta. Nous étions arrivés. La nuit commençait à tomber; et je m'aperçus, en regardant à la portière, que nous étions dans une grande cour, encombrée de charrettes et de fumier.

D. FABRE-DOLIVET.

Mademoiselle Mars.

Samedi dernier, à un moment où le rideau allait tomber après la dernière scène du *Verre d'eau*, l'un de MM. les comédiens s'avança vers le public et lui adressa ces mots, qui causèrent une douloureuse sensation: « Messieurs, nous venons de recevoir la triste nouvelle de la mort de mademoiselle Mars; elle a succombé ce soir à dix heures. »

Décédée le 20 mars 1817, mademoiselle Mars (Hippolyte Boute-Monvel) était née à Paris le 9 février 1779. Fille du célèbre comédien Monvel, la Comédie lui sourit dès le berceau. Ses premiers essais eurent lieu sur la scène des *Jeunes Elèves* de la rue de Thionville; puis, au mois de janvier 1795, elle débuta dans les rôles d'enfants, sur le théâtre Montansier, où sa mère et sa sœur aînée figuraient comme principales actrices. Engagée à Feydeau l'année suivante pour les plus des jeunes amoureuses, elle y resta jusqu'à la réunion des débris de l'ancienne Comédie-Française dans la salle de la rue Richelieu. La *petite Hippolyte*, comme on l'appelait alors, présentée à mademoiselle Louise Contat, acquit bientôt son amitié et devint l'objet de sa sollicitude. On sait que cette charmante comédienne se faisait un devoir de guider et d'encourager les débutantes. L'une d'elles, à qui mademoiselle Contat avait souvent conseillé de modérer ses gestes désordonnés, lui ayant avoué que tous ses efforts pour se contenir étaient inutiles, « Si en est ainsi, lui dit l'insultatrice, nous allons recourir aux moyens de rigueur, » et aussitôt se faisant apporter un fil, elle attaché à sa protégée les bras le long du corps, et lui fit continuer son rôle tout en lui recommandant l'immobilité. Pendant quelque temps, la débutante observe la consigne; mais la scène s'échauffe, le cri de la passion éclate à la fin, et il la casse... « Bravo! s'écria alors mademoiselle Contat, voilà le fin mot de l'bonne comédie. Peu ou point de gestes, jusqu'au moment où la passion fait rompre le fil des convenances. » La débutante, c'est-à-dire mademoiselle Mars, car c'était bien elle, se souvint de la leçon toute sa vie, et l'on sait comment elle en a profité. Admise comme pensionnaire, en 1799, à la Comédie-Française, deux ans après mademoiselle Mars y était reçue sociétaire, et, quoiqu'elle ne put encore que les ingénues en partage avec mademoiselle Mezz-ray, elle était déjà désignée par le public et par ses camarades comme étant la comédienne appelée à recueillir l'héritage de Louise Contat dans les grandes coquettes et les rôles habillés. Au mois d'octobre 1807, elle fut appelée par exception à la Comédie-Française pour elle ce jugement: « Le talent de mademoiselle Mars dans les ingénuités est l'un des plus parfaits que l'on ait connus. La comparaison de celles qui l'ont précédée dans le même emploi ne peut être qu'à son avantage. Elle réunit toutes les qualités de l'art et de la nature, ou plutôt l'art ne paraît être en elle autre chose que la nature. Mais peut-être à cause de cette perfection là-même, son talent est très-borné. Admirable dans tout ce qui tient à la candeur, à la sensibilité douce et timide, à la gaieté innocente et naïve, elle ne peut sortir impunément de ce cercle tracé par le caractère même de ses moyens et de son jeu; dès qu'elle veut atteindre à quelque chose de plus fort et de plus senti, le charme s'évanouit. » Mademoiselle Mars n'avait encore que vingt-huit ans, et dans son appréciation, très-juste d'ailleurs et parfaitement motivée, Geoffroy oubliait que ce talent pouvait grandir encore, et qu'il n'attendait que l'occasion de se transformer.

Cette occasion se s'offrit à mademoiselle Mars qu'en 1810, lors de la retraite de mademoiselle Contat. Elle abonda résolument tous les grands rôles de sa devancière, avec plus de difficultés du répertoire: Sylvia des *Jour de l'Amour et du hasard*, la *Coquette corrigée*, madame de Martigny de *L'Amant barbare*, Célimène du *Misanthrope*, Suzanne du *Mariage de Figaro*, et, depuis cette prise de possession, elle a régné sans partage dans les rôles de son emploi, qui comprennent également l'ingénuité et la coquetterie, le caractère et la passion, la comédie et le drame. La comédie surtout, c'était son art, sa passion, sa vie; comédie élégante, correcte et fine, et au besoin la comédie passionnée, celle qui nait soudainement de l'inspiration.

L'un des caractères du talent de mademoiselle Mars, le plus saillant et celui de tous peut-être qui a le mieux contribué à la placer si haut dans l'admiration des juges éclairés, c'est qu'elle ne donnait rien au hasard, et qu'elle savait cachier avec un art infini le travail des préparations. On a bien rarement deviné le mot qu'elle allait dire ni comment elle le disait. Avec quelle aisance en apparence elle portait le poids de tous ses rôles! comme elle savait s'arranger de tous les costumes et s'adapter à toutes les situations! Le bayolet d'Agazine, la robe à queue de Célimène, le japon écourté de Suzanne, le toquet de Betzy, la simple robe unie ou les diamants et les plumes, semblaient accommodés à la taille de son talent. Elle prenait la comédie comme il faut la prendre pour se la rendre favorable; c'était un enjouement, une bonne grâce et une malice adorables. Jusqu'à mademoiselle Contat le ton de la comédie avait été plutôt déguisé et plus voisin de la réalité que du naturel. Mademoiselle Mars dit tout à la pratique des rôles d'ingénues les habitudes d'un jeu plus libre et d'un ton plus élevé; elle introduisit dans des créations plus fortes et plus marquées. Au fond du grand ménage de Célimène et derrière les minauderies les plus agacantes de l'éventail, on sentait toujours comme la fleur du naturel et son épanouissement. Nulle comédienne n'a mieux entendu le discernement des nuances; pas une intention ne lui échappait; elle avait ce nu du ciel un don rare et souverain, cette faculté de concentrer toutes les nuances d'un rôle, de les fonder instantanément dans un caractère unique, et de leur donner une forme correcte et splendide. C'est ce qu'on appelle l'art de la composition, qu'elle possédait au plus haut degré, et dont tous et chacun de ses rôles, ceux qu'elle créés, et ceux dont on lui transmit la tradition, portaient également l'empreinte. Si nous écrivions ses lignes pour quelque livre de littérature dramatique comparée, nous pourrions dire, sous prétexte de caractériser le genre de talent

que mademoiselle Mars faisait briller plus particulièrement dans chacun de ses emplois, qu'elle était charmante de sa vivacité dans le *Secret du ménage*, d'une coquetterie délicate et élégante dans Sylvia et les Aramites, d'une innocence malicieuse et ingénue dans Henriette des *Femmes savantes*; on pourrait ajouter que, pleine de sensibilité et d'âme dans Valérie, elle avait une pétulance et un *brío* délicieux dans la Suzanne de Figaro, et qu'enfin, si elle montrait dans Emire jusqu'à quel point on peut porter la grâce dans la fertilité et la dignité dans l'enjouement, il était impossible de déployer plus de hauteur, de tendresse, de raison, d'ironie, de suprême élégance et de verve éblouissante qu'elle n'en marquait dans Célimène, son triomphe et la plus admirable réalisation de la coquette et de la coquetterie, cet art souverain des femmes et leur *ne plus ultra*, l'art de charmer les hommes tout en se moquant d'eux. Pour ne pas étendre davantage la série de ces lieux communs d'appréciation, nous nous bornerons à répéter ce que tout le monde se disait en voyant mademoiselle Mars: *C'est un diamant*. La physionomie la plus spirituelle, les plus beaux yeux du monde, l'enjouement le plus fin, la grâce la plus exquise, un timbre de voix enchanteur, une intelligence élevée, un instinct dramatique incomparable, et l'exécution la plus savante et la plus merveilleuse, quel d'homme, en effet! et quelle perte, et quel grand vide sa retraite avait fait, il y a six ans, dans l'art dramatique! car on ne peut plus se dissimuler, mademoiselle Mars a été la dernière coquette de la Comédie-Française, de même que Fleury fut son dernier marquis. Elle seule encore, et la dernière de tous, elle perpétuait au milieu de nous ces traditions effacées et peut-être à jamais perdues de ces mœurs élégantes jusqu'au raffinement, de cette saïte enjouée et badine, de cet art fin, correct, éloquent, passionné, qui fut l'art des Prévilles, des Dazincourt, des Molé, des Fleury, des Dangeville et des Contat.

Nous parlons du passé et des conquêtes de la grande comédienne dans l'ancien répertoire; mais pourrions-nous oublier que mademoiselle Mars a été un interprète admirable des poètes vivants? L'art de mademoiselle Mars a révélé le drame de Dumas et de Hugo, cet art a prêté un nouveau lustre au talent de Casimir Delavigne. Elle a été la comédienne du progrès tout aussi bien que la gardienne du vieux temple et la vivante image de la tradition. Il est vrai qu'elle préférait les anciens aux modernes, et c'était justifié sous tous les rapports. Indépendamment du mérite littéraire, les anciens donnaient à l'actrice des caractères, les nouveaux ne lui fournissaient ni cadre, ni des rôles. Combien n'ont-ils pas livré de batailles, que l'actrice leur a gagnées? Quelle ingénuité! elle fait un drame intéressant avec *Valérie*, un drame terrible avec *Clotilde*; elle tire une comédie supportable du fatras du *Mariage d'argent*; elle en fait une autre complète et charmante avec *Mademoiselle de Belle-Isle*. Elle bâtit toute une pièce sur une scène, elle dessine tout un rôle avec une intention. Et les mots, comme elle savait les détacher du clinquant du dialogue moderne, et les faire étinceler comme des diamants! Les tirades ne l'embarrassaient guère, mais c'est particulièrement dans les mots qu'elle brillait; moins elle avait de mots à dire, et mieux elle les disait. Qu'est-ce que le dialogue de Marivaux? un tissu de mots, et comme elle devait tout cela! Quelle tragédie, même mademoiselle Rachel, cette disette par excellence, eût mieux dit que mademoiselle Mars le mot fameux de Victoire, dans la *Gauche impérieuse*: *Mort! dans Hortense, de l'École des Vieillardes, le Je vous dis que vous m'épouventez!* valait, grâce à elle, le *Qu'en dis-tu? de Mambri*, et dans *Clotilde*, avec cette ligne: *Il a tué Raphaël Hazas!* elle avait effacé d'un trait les interprètes les plus pathétiques ou les plus bruyants du drame actuel.

Mademoiselle Mars n'était pas seulement une comédienne, mademoiselle Mars ne savait pas précisément pour ce qu'on appelle un *bon caractère*, mais il n'y avait de son côté, et de son côté, l'élevation de ses sentiments et la générosité de son cœur. La grande artiste se montra toujours fort pressée de rendre aux jeunes débutantes ces soins et cette sollicitude qu'elle avait trouvés auprès de mademoiselle Contat. Madame Menjand, mademoiselle Rose Dupuis, Nadège Fasil, et dans ces derniers temps mademoiselle Dozzy, furent ses élèves de prédilection: « Je ne fais qu'acquiescer ma dette, » disait-elle à ses obligés.

Si la vie dramatique et officielle de mademoiselle Mars a été brillante, sa vie privée fut exempte de ces désagréments qui troublent souvent les femmes de sa profession. On a pu dire d'elle ce que l'on dit rarement des supérieures: Elle était née laurécuse. La fortune et le succès qui l'avaient couronnée dès ses plus jeunes années ne l'abandonnèrent pas jusqu'à la fin. Comme toutes les comédiennes, elle dut avoir ses jours négligés et ses orages du cœur, mais il ne paraît pas que ces images passagères aient beaucoup troublé la quiétude de son humeur et le calme de son caractère. S'il est permis de soullever ce voile, il semble que la vie privée de mademoiselle Mars se soit ressentie des influences qui régèrent son talent, c'était quelque chose de correct et de bien tenu. Le scandale ne franchit jamais le seuil de sa maison. La chronique du jour, qui s'occupe surtout de tout ce qui a un non, et principalement autour des comédiennes célèbres, prit quelquefois Célimène pour l'incarne de ses faibles tentatives; on lui inventa, comme à tant d'autres, des hôpitaux archi-millonnaires, et des Bisbous chrémiques, qui venaient déposer leurs diamants et leur amour à ses pieds; elle était la première à rire de ces courtes renouvelés des *Mlle et une Nuit*.

Les opinions politiques de mademoiselle Mars ont de même passablement occupé les oris. On veut qu'à l'époque de la Restauration elle se soit montrée très-attachée aux souvenirs de l'Empire, et très-reconnaissante de l'estime que Napoléon professait pour sa personne et pour son talent. On a bâti sur cet ébahissement toute une longue histoire des persécutions qu'elle aurait éprouvées à l'époque de la petite réaction royaliste de 1815. Une historiette vient ici tout à point: rappelez le 20 mars, jour qu'elle avait accueilli avec

transport (elle devait mourir ce jour-là), mademoiselle Mars s'était couverte de violettes, et à tous les printemps elle se parait de ces fleurs, que les partisans de la Restauration regardaient comme séditions. On prétendit à ce sujet que les gardes du corps viendraient un soir en masse au parterre

du Théâtre-Français, pour y faire justice de l'andace de la comédienne. Mais ces messieurs eurent le bon goût de s'abstenir de toute manifestation bruyante, et ils se bornèrent à accueillir silencieusement l'actrice. C'est alors qu, pour se venger de cette froideur, mademoiselle Mars aurait dit, en

faisant allusion aux démonstrations hostiles dont on la menaçait : « Il n'y a rien de commun entre Mars et les gardes du corps. » Une des autres manies de la petite chronique et de ses faiseurs, c'est de marier les gens. Il n'y a peut-être pas une seule actrice un peu en vogue de nos jours que le feuil-



leton ou le fait-Paris n'ait mariée par passe-temps. Mademoiselle Mars n'échappa point à cet inconvénient de la célébrité ; ses bans furent publiés plusieurs fois dans les journaux. En dernier lieu, les fiancés dont on la gratifia n'étaient plus des princes ni des millionnaires : l'un était un jeune diplo-

mate endetté, que la révolution de juillet a fait ambassadeur et pair de France ; et l'autre, un homme d'esprit, un auteur de comédies, dont elle a fait un prêtet.

La maladie à laquelle vient de succomber mademoiselle Mars, après une douloureuse agonie, était une affection du

foie, compliquée d'une irritation cérébrale. En proie à un violent délire, elle se croyait encore en scène à ses derniers moments, et elle est morte en récitant un couplet d'Arminie. La comédie ne devait la quitter qu'à la dernière extrémité.

P. B.

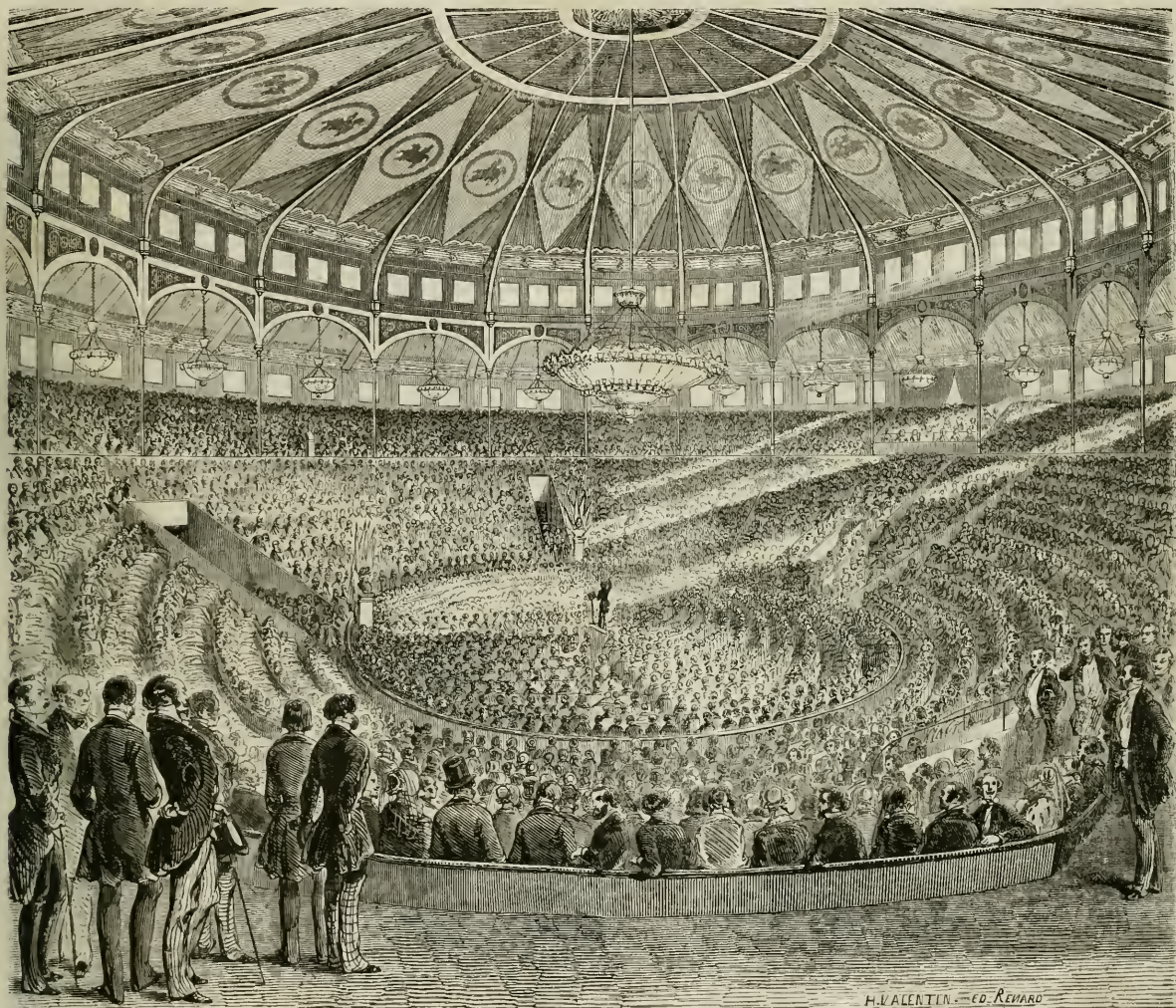
Chronique musicale.

L'Orphéon est sans contredit une des institutions qui feront, dans l'avenir, le plus d'honneur à notre siècle. Il n'est cependant pas rare de rencontrer encore aujourd'hui des personnes qui semblent tomber des nues, comme on dit, lorsqu'on leur parle de cette merveille de nos jours, dans laquelle beaucoup d'hommes sensés voient le germe d'une civilisation nouvelle. Et nous pensons, pour notre part, qu'il n'y a rien d'exagéré dans ce sentiment. Quelque fabuleux que paraissent les puissants résultats attribués à la musique des plus haute antiquité, peut-être, en effet, n'est-on pas éloigné d'être témoin, dans les temps actuels, de phénomènes tout pareils. Il est donc nécessaire que l'ignorance ou l'indifférence cessent d'exister à l'égard d'une institution aussi importante. C'est ce qui nous autorise à relaire en

quelques lignes l'histoire de l'Orphéon, qu'on a déjà fait ailleurs et plus d'une fois.

Il y a quatorze ans que B. Wilhem réunit pour la première fois les jeunes gens de la classe ouvrière élevés dans le chant d'après sa méthode. Celle-ci fut adoptée, en 1819, après un examen comparatif avec d'autres méthodes que la Société pour l'Instruction élémentaire mit simultanément au concours. C'est donc à cette année, 1819, que remonte l'introduction du chant dans les écoles populaires, d'abord dans les deux écoles de la Société, ensuite dans neuf écoles de la ville de Paris. Mais ce ne fut qu'en 1855 qu'eut lieu la première de ces grandes réunions de chants d'ensemble, que B. Wilhem désigna sous le nom d'Orphéon, et qui se composèrent alors des élèves les plus avancés de onze éco-

les élémentaires. Le succès qu'obtinent ces réunions fit bientôt comprendre l'utilité morale de l'éducation musicale pour le peuple. Toutes les écoles communales en furent, par conséquent, régulièrement dotées en 1855, par décision du conseil municipal de la ville de Paris. Depuis cette époque, les réunions générales de l'Orphéon eurent lieu tous les ans à la Sorbonne jusqu'en 1844. Mais l'enseignement du chant, étendu d'une manière si générale, ne tarda pas à produire un nombre d'élèves tellement considérable, que la grande salle de la Sorbonne se trouva beaucoup trop petite pour contenir tous ceux qui furent bientôt en état d'y prendre part. Et, n'est-ce pas un bien touchant spectacle que le zèle ardent de ces nombreux ouvriers, jaloux de montrer avec quelle intelligence ils savent profiter des leçons de leurs professeurs, et



Concert vocal des Orphéistes dans la salle du Cirque national des Champs-Élysées.

combien est fausse l'idée, qu'ils sont, par nature, étrangers aux jouissances délicates que procurent les beaux-arts? Sept cents orphéistes avaient participé à la dernière réunion de la Sorbonne. Celle qui eut lieu l'année suivante au Cirque des Champs-Élysées en compta mille. Enfin, l'an dernier, leur nombre s'étant élevé à dix-huit cents, il fut impossible de trouver dans Paris un local suffisant pour les contenir. On essaya d'une répétition au Panthéon; mais les loix de l'acoustique paraissent si mal ménagées dans cette vaste enceinte, qu'on se vit contraint de renoncer pour cette fois à la séance annuelle, au très-grand déplaisir des orphéistes, pour qui cette séance offre un motif d'émulation tel qu'il est presque impossible d'en calculer la force stimulante. Il fallut dès lors restreindre autant qu'on put le nombre toujours croissant des ouvriers chanteurs. Le conseil central d'Instruction primaire a voulu, sans doute, leur offrir, ainsi qu'au public, une sorte de dédommagement, en autorisant cette année trois grandes séances. Elles ont eu lieu au Cirque des Champs-Élysées, les 7, 14 et 21 de ce mois. Douze cents exécutants, hommes ou enfants, y ont pris part. Sous le point de vue

purement artistique, ces soirées, données dans un local dont la forme rappelle les fêtes splendides de la belle antiquité grecque et romaine, ont dignement rempli leur objet. L'ensemble, la précision, l'énergie, la délicatesse, les oppositions de nuances, la justesse d'intonation, toutes les conditions nécessaires d'une exécution musicale parfaite ont été observés exactement par cette imposante masse d'ouvriers comme par un simple quatuor d'artistes d'élite. L'honneur en revient également aux maîtres et aux élèves. Sur les treize morceaux qui composaient le programme, ceux qu'on a le plus applaudis, sont : la *Marche instrumentale des Deux Journées* de Cherubini, arrangée en vocalise par B. Wilhem; la *prière de la Muette* de M. Anber; les *Enfants de Paris* de M. Adolphe Adam; le chœur des soldats de Sarah de M. Grissar; *l'Appel au combat*, double chœur de M. Lefebvre-Wély; enfin une symphonie vocale (solifiée), de M. Chelard, morceau difficile, d'un effet très-curieux. M. Joseph Hubert, le digne élève et continuateur de B. Wilhem, qu'il a été appelé à remplacer après sa mort, en 1842, dans la charge de délégué général pour l'inspection de l'enseignement du chant

dans les écoles primaires communales de la ville de Paris, a dirigé ces séances avec un remarquable talent.

Nous ne terminerons pas ce qui concerne l'Orphéon sans parler d'une pétition présentée par les orphéistes au comité central de l'Instruction primaire de la ville de Paris. Les sentiments qu'on y trouve exprimés portent une telle empreinte de noblesse qu'ils ne sauraient faire autrement que d'éveiller toutes les sympathies. Ces hommes sages et laborieux ont appris par expérience que le rôle principal de l'enseignement du chant dans les classes populaires est de préserver la jeunesse de l'oisiveté, et de la moraliser en épurant la nature de ses goûts et de ses habitudes. Aussi, ce qu'ils demandent, c'est qu'on augmente le nombre des grandes séances publiques, et qu'on y invite plus particulièrement le peuple, afin d'exciter en lui tout à la fois une assiduité continue et une émulation incessante. Il est bien regrettable que la ville de Paris, lorsque se présentent de semblables circonstances, n'ait pas encore une véritable salle de concerts. Que sont en effet les huit cents auditeurs du Conservatoire, relativement à la population parisienne? Parlent-ils

leurs qu'aux Menus-Plaisirs, ce ne sont même que des salons ou le public et les artistes ne peuvent se rassembler que selon le système musical moïque, com mode sans doute peut-être facile de petits concerts où le soloiste se pavane dans son isolement; mais en présence de ce développement du goût et de la science musicale, sous la féconde action de l'Orphion, il faut que l'autorité municipale songe sérieusement à doter Paris d'un vaste monument convenable, où se tiendraient les solennités artistiques, industrielles, scientifiques, toutes les fêtes nationales qu'un grand peuple a souvent l'occasion de donner. En attendant la réalisation de ce projet, les orphéonistes sollicitent la faveur d'être associés aux solennités religieuses, qui fournissent un moyen naturel de multiplier leurs grandes réunions. Notre-Dame, Saint-Eustache, Saint-Germain-l'Auxerrois, Saint-Nicolas, Saint-Roch, etc., sont de vastes enceintes qui pourraient contenir en même temps des chœurs nombreux et un nombreux auditoire. « C'est dans des églises que les chants de l'Orphéon pourraient se développer dans toute leur majesté, que les louanges de l'Éternel pénétreraient l'âme de douces émotions et la disposeraient au bien. » En rapportant textuellement un des vœux émis par les orphéonistes dans leur pétition, tout le monde nous en doutons pas, mais combien il importe que les mesures édictées soient prises pour compléter l'œuvre entreprise par B. Wilhem, cette œuvre qui doit largement améliorer la condition des classes laborieuses, et laisser en réalité bien loin derrière elle toutes les fables miraculeuses des temps antiques.

La situation de l'Académie royale de musique continue à préoccuper vivement toutes les personnes qui s'intéressent d'une manière directe ou non à l'art musical. Les lettres imprimées pour attaquer ou défendre l'administration de M. Léon Pillet se multiplient démesurément, et ne font rien autre chose que démontrer l'importance de la position d'un directeur de l'Opéra, objet de convoitise pour un nombre indéfini de compétiteurs. Une nouvelle lettre, publiée la semaine dernière par les journaux, vient compliquer ou peut-être simplifier la question. C'est selon qu'on voudra l'entendre. Qui qu'il en soit, en adressant résolument sa démission à M. le duc de Cognac, président de la commission des théâtres royaux, madame Stoltz a cédé généreusement à l'impulsion spontanée d'un sentiment qui honore. Si donc, comme ne l'a dit, cette artiste était le seul obstacle au renouvellement du privilège du directeur actuel, les prétendants à la succession de M. Léon Pillet ont dès ce moment perdu toutes chances de succès. Madame Stoltz n'estera tout le mois d'avril encore à la disposition de l'Opéra. Sans doute, elle fera ses adieux au public en se montrant d'art à l'Opéra, mais dans ses rôles de son répertoire. Après ce terme, sa résolution paraît irrévocable. Nous tenons de source certaine que des propositions ont été faites immédiatement à madame Viardot-Garcia, dont on attend impatiemment la réponse. Nos lecteurs n'ont point oublié que la sœur de Malibran a, pendant tout l'hiver, fait les délices du public de Berlin.

Dans notre dernière Chronique, M. Charles Poncharé a débuté dans l'œuvre en *Peine*. Le jeune ténor s'est heureusement tiré de cette première épreuve. Sa voix, il est vrai, manque de la puissance nécessaire aux rôles principaux de la tragédie lyrique. Telle qu'elle est cependant, et convenablement placée, l'administration de l'Opéra peut l'utiliser avantageusement. D'ailleurs, le débutant a des qualités essentielles qu'on doit apprécier par le temps qui court : une prononciation excellente, une articulation très-nette, une tenue extrêmement distinguée, de la grâce et du charme dans la méthode, beaucoup d'intelligence comme acteur et chanteur. — M. Bettini s'est essayé. La semaine dernière, dans le rôle de Mazziello dans *la Muette*. Les difficultés de prononciation d'une langue dans laquelle il n'a pu être élevé, sont toujours pour le ténor italien un écueil périlleux. C'est dommage, car sa voix est des plus belles, particulièrement dans les fortes situations dramatiques, qui demandent d'être énergiquement rendues. Quant à la musique de M. Aubry, exécutée par l'orchestre et les chœurs plus soigneusement que de coutume, elle a paru, dans cette représentation, plus fraîche que jamais, à l'airable de couleur locale, de richesse et de vérité. M. Aubry a, d'ailleurs, présidé lui-même aux répétitions de la reprise de son chef-d'œuvre.

Nous avons un petit comique à régler avec l'Opéra-Comique. Petit est le mot. Qui de plus petit, en effet, que cette petite pièce en un acte qu'on a donnée à ce théâtre il y a dix ou douze jours, sous le titre d'*Alix*? Du reste, elle s'appellerait Victoire ou Jeanette, que ce serait absolument la même chose. Alix est le nom d'une jeune fille qui, toute villageoise qu'elle est, n'en a pas moins à l'égard des amants comme nos prévoyants coquettes des grandes cités. C'est à dire que, de peur de manquer d'adorateurs, elle prête avec l'embaras du choix. Des deux aspirants à la main d'Alix, l'un est un jeune paysan éberlé, qui fait des dettes comme un gentilhomme. L'autre est un rude marin dont le cœur est noble et généreux comme celui d'un vrai grand seigneur. C'est, on le voit de reste, une idylle éternellement faconnée. Depuis l'invention de l'Opéra-Comique, les marins, chacun à leur tour, ont joui d'une réputation inattaquable d'apparence brutale et de profonde sensibilité, qui laisse tout espérer. Il n'est donc pas surprenant qu'à la fin Alix épouse l'amant poursuivi par dettes, et que le marin, après avoir beaucoup juré, contribue lui-même au bonheur des deux époux, en acquittant de ses propres épargnes les folies de son rival. Il faut croire que les jours heureux de l'âge d'or, dont les auteurs d'*Alix* semblent avoir voulu donner un échantillon, offraient plus d'intérêt ou d'amusement que leur père; sans cela, ce ne serait pas la peine de soulaier d'y revenir. La musique est de M. Doche. Elle n'est ni plus originale, ni plus forte, ni plus locale, que le sujet ne le comporte; mais on y trouve des formules mélodiques gracieuses. M. Doche réunit depuis longtemps les fonctions de chef d'orchestre au théâtre du Vaudeville. Il a composé, dans cet emploi, de jolis petits airs nouveaux, en très-grand nombre,

dont le mérite est là parfaitement à sa place. Mais M. Doche n'est pas de l'avis de Béranger. Notre grand chansonnier a déclaré quelque part qu'il n'avait nul envie d'accueillir jamais aucun titre à celui qui l'avait rendu cher à ses concitoyens. Moins philosophe que lui, M. Doche se laisse peut-être trop envahir des fumées d'une gloire qui n'ajoute rien, et définitive, à sa réputation de spirituel compositeur de vaudevilles.

Le Théâtre-Italien est sur le point de fermer ses portes. Londres va jouer à son tour de ces mélodies proverbialment délices. Il se prépare même en ce moment, dans la capitale des trois royaumes, une sorte de course au clocher, musicale, chantante et chorégraphique, à laquelle sont appelés tous les plus fameux gosiers et les plus jeunes janelles de l'Europe. Les Paris sont ouverts entre les deux théâtres italiens rivaux. Nous tiendrons, en temps opportun, nos lecteurs au courant de cette importante lutte de vocalises et d'entrechats. Nous devons au hasard lui faire mention des deux reprises du *Matrimonio segreto* et d'*Otello*, qui, pendant le mois de mars, ont eux les converti la scène de la salle Ventador en un jardin, où les fleurs poussaient toutes croquantes en élégants bouquets, avec une profusion qui ressemblait fort à un déluge-emma. On eût dit qu'on avait maudé, tout exprès pour ces deux soirées, les rants-jardins de la belle-Florence. Le héros de la première était M. Lablache, l'acteur inimitable, le chanteur par excellence, le musicien consommé. Madame Gris, la *lady* toujours aimée, était l'héroïne de la seconde. Dire que tous deux ont été fraternellement applaudis, c'est ne rien dire de nouveau; que madame Persiani a été ravissante de finesse, de légèreté dans *Il Matrimonio segreto*, que M. Mario a chanté le rôle de Paolino avec un charme inexprimable, et celui d'*Otello* avec une rare énergie, c'est répéter ce qu'on a souvent dit, et néanmoins ce qu'on doit dire aujourd'hui avec plus de raison que jamais.

En vérité, le mois de mars a singulièrement taillé de la besogne à la chronique musicale. L'abondance des matières, pour nous servir de l'expression consacrée, nous force à remettre à l'occasion prochaine la compte rendu d'un nombre prodigieux de concerts qu'on a données durant le plus musical de tous les mois de l'année. Toutefois, nous ne pouvons nous dispenser d'annoncer dès à présent à nos lecteurs l'œuvre que M. Louis Lacombe a fait entendre dimanche dernier dans la sa des Menus-Plaisirs. *Manfred*, symphonie dramatique, en quatre parties, est l'œuvre d'un artiste qui prend son art au sérieux. A ce titre, elle mérite considération. La science de l'harmonie et de l'instrumentation y brille tout d'abord d'un grand éclat. La mélodie malheureusement se fait trop chercher à travers les savantes combinaisons de l'orchestre; et lorsqu'on la rencontre, elle semble gênée, enroulée, contrainte de se montrer trop à découvert et de se voir. Aussi l'on dirait qu'elle a hâte de se en retourner bien vite se cacher sous des groupes d'accords amoncelés. La simplicité mélodique, une harmonie riche et cependant claire, sont évidemment ce qu'il y a de plus difficile à trouver en musique, il faut ajouter que le choix d'un sujet a beaucoup d'influence sur le développement plus ou moins grand de ces qualités prégnantes dans toute œuvre lyrique. D'après ces observations, *Manfred* est loin d'être un sujet heureux. Comment Byron en parait-il lui-même? Il l'appelle dédaigneusement « une espèce de poème, une espèce de drame. » Rins il ajoute : « Il est d'un genre sauvage, métaphysique et inexplicable. » M. Louis Lacombe aurait dû voir aussi qu'il était inutile musical. Que demande Manfred aux esprits de la terre, de l'Océan, de l'air, de la nuit, de la montagne, des vents, de l'astre de sa destinée? Il leur demande l'oubli. Tous ces esprits, évoqués par lui, se mouvant à ses ordres, lui offrent des sujets, aux contours, le trône du monde, la domination des éléments. Mais, lui leur demande l'oubli, l'oubli de tout, et surtout de lui-même. Manfred n'est donc autre chose que la personification d'un spleen. Voilà ce qu'un musicien aurait dû se dire avant d'entreprendre intentionnellement de donner par son art la vie à un poème de mort. En principe, nous croyons donc que le devoir du critique est de s'élever de tout son pouvoir contre les *Manfred* et les *Faust*, traversés du domaine aride de la philosophie désenchantant et négative sur les terres fertiles de l'art; ce serait, au lieu de, méconnaître la sainte mission que l'art a reçue du ciel. Cela pose, nous n'hésitons pas à rendre justice au mérite de facture qui distingue la symphonie dramatique de M. Louis Lacombe. Le réveil d'Asiaté est un morceau plein de poésie, très-bien traité. Le chœur d'esprits invisibles, final de la quatrième partie, a beaucoup de grandeur et de majesté. L'espèce de scherzo satanique de la troisième partie est original, quoique un bizarre. On sent peut-être l'imitation de Weber dans les deux premières parties. Cela tient probablement à l'analogie qui existe entre Manfred et Max, tous deux également sous le poids de la fatalité; de même entre les deux apparitions des esprits dans *Obéron* et dans *Manfred*.

Quelques autres morceaux de la composition de M. Louis Lacombe remplissent la première partie du concert. On a particulièrement applaudi *Yvande* et *le Pêcheur*, ballade de M. Th. Gautier, sur laquelle le compositeur a écrit un accompagnement de piano d'une élégance, d'une finesse et d'une expression qui ne laissent rien à souhaiter. Mais l'œuvre capitale de cette partie du programme était, sans contredit, l'ouverture en mineur. La facture en est large, le plan bien conçu, l'harmonie riche et l'instrumentation puissante. En résumé, M. Louis Lacombe a justement mérité les applaudissements de son auditoire. Un tel début est d'un heureux augure pour son avenir de compositeur.

GEORGES BOUSQUET.

Revue Agricole.

« Allons, voisin, de la joie, Voici qu'on se prépare à nous donner une loi sur le reboisement des montagnes, et l'endiguement des fleuves.

— Hum! hum!

— Vous n'avez pas l'air satisfait!

— Il y a sur ce sujet beaucoup à dire.

— Le reboisement! C'est la panacée depuis longtemps vantée contre les inondations. La question est enfin résolue dans le meilleur monde administratif.

— Elle ne l'est pas encore dans le monde agricole.

— La nature prévoyante, mon cher voisin (je cite les phrases qui ont cours), avait couvert de végétaux de toute taille les pentes des montagnes. Dans son lent mais incessant travail, la végétation accroissait par ses débris la couche de terre dont elles étaient couvertes. L'homme, à qui le sol de la plaine n'a bientôt plus suffi, au lieu de s'occuper à en tirer un meilleur produit par une culture plus intelligente, a voulu agrandir son domaine. Il a rompu les azons, arraché les végétaux des pentes et anéanti, pour le cultiver, le sol qui les couvrait. Les pluies ont entraîné ce sol, qui a grossi de ses débris la masse torrentueuse et augmenté ses dégâts. Le rocher, mis à nu aujourd'hui, laisse couler instantanément toutes les eaux des pluies, tandis qu'avant les défrichements elles étaient retenues, divisées par les terres gazonnées, par les fûtes, les fougères et les racines nombreuses des petits et des grands végétaux. Ces eaux, retenues à la surface, s'infiltrèrent dans les profondeurs et alimentèrent les réservoirs des sources du pied de la montagne. Les sources, manquant d'aliments, ont pour la plupart tari, et celles qui se sont conservées se sont beaucoup affaiblies. Ainsi toutes les eaux qui tombent à la surface ne s'y arrêtent point, s'écoulent en nappes ruisselantes, et deviennent un léau, au lieu d'être un bienfait comme dans leur destination primitive. Par l'écoulement en quelques heures de masses d'eau qui se distribuaient au moyen des sources pendant tout le cours de l'année, les torrents et tous les cours d'eau grandissent instantanément; leurs ravages croissent en proportion, et les inondations sont devenues plus fréquentes, plus étendues, et par conséquent plus funestes dans leurs effets. Armés d'une bonne loi, nous reconstruisons l'œuvre de la prévoyante nature. Nous recouvrons toutes nos pentes rapides de petits et de grands végétaux, et le mal cesse comme par enchantement.

— C'est fort bien.

— Nous ajoutons d'importants barrages en travers du lit des torrents.

— C'est à merveille.

— Dans les plaines cependant nous encaissons chacun de nos grands fleuves entre deux bonnes lignes de digues bien hautes et bien solides. Après quoi viennent des pluies rivales de celles des tropiques, vient un cataclysme, l'administration a rempli sa tâche.

— Que n'ajoutez-vous? Et il ne lui reste qu'à se lever les mains! Entons plus avant dans la question. Tous les déboisements imprudents qui ont été faits sur les pentes sont déjà anciens, car voici déjà longtemps que la loi les interdit, et cependant, depuis six années environ, l'on remarque une recrudescence de plus en plus alarmante dans les débordements de nos grands fleuves.

— C'est parce que les rochers de nos montagnes vont se débandant de plus en plus sous les pluies nouvelles de chaque saison, et sont de moins en moins aptes à retenir les eaux.

— Il y a là un peu de vrai; mais je soupçonne une autre cause bien autrement puissante. Attribue cette recrudescence aux progrès de la culture. Notre population agricole commence à sentir l'importance de rectifier et de régulariser les cours des ruisseaux et des petites rivières. Elle commence à savoir creuser de nombreux fossés d'assèchement, à savoir écouler ses champs. Beaucoup d'eaux jadis stagnantes, et qui s'infiltraient lentement dans le sol, arrivent maintenant plus vite aux ruisseaux et aux petites rivières.

— C'est juste.

— D'où proviennent les crues subites? De l'abondance des eaux, mais surtout de la différence entre la pente et la vitesse du fleuve principal et la pente et la vitesse beaucoup plus grandes des petites rivières et des ruisseaux qui y affluent. A chaque nouveau pas que la culture fera inévitablement dans la science des assèchements et égouttements du sol, le fleuve principal recevra de ses affluents un tribut plus abondant et surtout plus rapide. Il lui deviendra d'année en année plus difficile de déborder aussi vite qu'il le veut. Cependant nos agriculteurs n'ont pas encore fait le quart de ce qui reste à exécuter pour compléter ce genre d'amélioration. Indépendamment de ces eaux, que fourniront les terrains aujourd'hui en culture, il faut encore compter celles qui prodigèrent les dessèchements probables de 600,000 hectares de terrains en marais, ou couverts d'eaux stagnantes qui sont nuisibles sous le rapport de la salubrité.

— Ainsi nous sommes en peine pour l'avenir de débordement de plus en plus fréquents et plus considérables.

— Sans nul doute; à moins que vous n'introduisiez au cultivateur la faculté d'exercer son droit de propriété, de tirer de son champ le meilleur service productif.

— Mais alors le reboisement des pentes rapides ne serait donc qu'un remède incomplet?

— C'est mon opinion. D'ailleurs, bien que cette opération soit bonne en elle-même, et très-désirable, je crois qu'on s'exagère les bons résultats qu'on en peut attendre. Les arbres, et même les taillis et leurs broussailles n'absorbent et ne retiennent que des quantités d'eau peu considérables, qui n'ont d'importance que relativement au volume des eaux ordinaires; mais une fois mouillés, ils n'ont qu'une faible influence sur la rapidité de l'écoulement des eaux lors des pluies très-abondantes ou continues, et des fontes de neiges subites, qui sont les causes réelles du débordement des ruisseaux et des petites rivières. Ajoutons que, pour agir avec quelque efficacité, il faudrait reboiser immédiatement et à la fois toutes les pentes rapides. La chose est assurément très-difficile, ou peut mieux dire impossible, parce qu'il faut conserver les prairies et les pâturages des montagnes, et

parce qu'il faudrait pouvoir contraindre tous les propriétaires et les communes qui possèdent ces sortes de terrains à faire les dépenses considérables qu'exigeraient les reboisements. Et remarquez, en supposant qu'on y parvienne, qu'on ne jouira que dans quinze ou vingt ans du résultat, et que ce résultat, comme nous venons de le dire, ne sera que très-insuffisant.

— Vous me découragez. Je n'ai plus d'espoir que dans le barrage des torrents et dans les hautes et fortes digues des fleuves.

— Le reboisement promet en réalité peu de bien, et dans un avenir très-éloigné. Le barrage des torrents, très-bon pour empêcher les graviers de descendre aussi abondamment dans les vallées, ne retarderait que de bien peu la descente des eaux quand elles sont abondantes. Les hautes digues feront beaucoup de mal et dans un avenir très-prochain. Redoutez les résultats qu'elles ont produits en Italie. Méitez ces paroles d'un agronome des plus distingués, M. Puvès : « Les digues ont été élevées au temps où l'Italie, partagée en petits États, était riche et florissante; elles auront été alors l'ouvrage de petits intérêts circonscrits et souvent vains. On construisit d'abord les premières près de l'embouchure des rivières, pour fixer les eaux qui divaguaient sur leur littoral. Les cours d'eau des lors avaient peu de pente, surtout près des embouchures. Il se formaient des torrents issus de montagnes couvertes d'un sol meuble et facile à entraîner. Les eaux limoneuses ont en bientôt comblé leur lit rétréci par les digues; le littoral supérieur, appartenant à l'État voisin, vit, par le fait de ces travaux, les inondations se multiplier par la diminution de pente du cours d'eau, et trouva bientôt nécessaire de se digner à son tour. Les digues ont ainsi successivement remonté, et pendant ce temps les plaines, les bassins ont perdu leur écoulement. Les marais sont survenus; avec eux, l'insalubrité, et une partie des meilleurs vallons d'Italie est ainsi passée à l'état de *marcans*. Bientôt habitants et habitations ont disparu, et la contrée a été réduite à l'état misérable où nous la voyons aujourd'hui; un séjour prolongé y est toutainement mortel pour l'homme. Pour tirer parti de ce sol encore fécond, il est obligé de le destiner spécialement à l'élevé des animaux domestiques, et de renoncer presque partout à sa culture; celle qui se continue encore sur quelques points se fait à l'aide de colons qui habitent hors de cette surface empestée et y viennent seulement en faire les semailles et les moissons. La campagne de Rome en serait encore un bien frappant exemple; Rome aurait été même lui par succomber au fléau du mauvais air si elle n'était protégée par sa position de capitale du monde chrétien et par ses souvenirs et les monuments de sa grande passé. Ferrare devient inhabitable par suite des maux qui occasionnent les marais qui l'entourent; le Pô coule à la hauteur de ses toits; dans d'autres parties, ses digues s'élèvent au niveau des clochers des villages de ses bords. Mantoue est loin de rappeler, le lieu où Virgile a choisi la scène de ses *Églogues*; on ne trouve autour de cette ville qu'une enceinte de marais produits par les digues de l'Adige. Les Marais-Pontins ont été autrefois, sur la plus grande partie de leur surface, le séjour léonard et salubre de la nation puissante des Volques; les anciens rappellent et on a trouvé des ruines de vingt-six villes qui y existaient. Les marais des bords du Rhône ont été créés de même que ceux d'Italie. Ils sont déjà bien étendus, et menacent de s'accroître encore; mais les digues y sont moins anciennes et la pente du fleuve y est plus grande. La marche du mal sera donc plus lente, mais non moins assurée, à mesure que se développera le système d'endiguement qui déjà borde le fleuve sur une longueur de cent kilomètres. »

— Vous détruisez mes illusions une à une. Moi qui raffolais des digues, surtout de celles que savent si bien construire nos maîtres des ponts et chaussées, ces hautes et fortes digues qui font tenir un fleuve et le contiennent captif en frémissant dans le lit qu'on daigne lui accorder, le lit le plus étroit possible.

— Lit ou vos travaux imprudentement concentrent un limon qui ne tarde pas à exhausser le fond et à modifier la pente de la manière la plus défavorable à la marche des eaux vers la mer. Les lois naturelles ont préparé aux eaux un double lit; leur lit ordinaire pour les eaux moyennes, et le lit entier du bassin pour les grandes eaux. Cette méthode, la plus générale d'élever les digues sur les rives mêmes du lit moyen, a pour premier vice de déterminer un exhaussement considérable des eaux et une pression éternelle qui agit contre les faces des travaux et contre les fondations, les dégrade et tout souvent réussit à les entamer. Or, plus les digues sont élevées, plus la chute des courants, qui peuvent se précipiter par des brèches, est violente et occasionne de désastres.

— Cela est incontestable.

— Remarquez aussi que plus vous avez tenu la digue près du fleuve moyen, plus vous vous êtes créés de difficultés dans le travail. Vous avez fondé sur le terrain le plus bas; c'est à dire plus de matériaux à entasser en hauteur et sur une base plus large. Ce terrain le plus bas est un sable ou un gravier mobile qui aura nécessité des fondations sous l'eau avec des enchevêtrements pour les protéger. Ceux-ci, par leurs anfractuosités et par leur résistance, ont été pris à l'eau, qui les mine et les affaiblit. Il faut les reconstruire fréquemment pendant plusieurs années. La capacité du lit se trouve diminuée d'autant, et les inconvénients vont s'accroissant. Que d'argent dépensé, non-seulement en pure perte, mais pour arriver à un résultat dangereux! Après les crues de la Saône et du Rhône, en 1840, qui avaient coupé ou renversé plusieurs des fortes digues en pierre, on s'est borné à les relever et à les reconstruire avec plus de soin. De nouvelles crues, survenues en 1845, les ont encore percées et renversées en plusieurs endroits. Rétablies depuis dans le même système, elles seront encore entamées quelque jour, surtout si, comme on a lieu de le craindre, elles acquièrent encore plus de hauteur. En résumé, si, pour prévenir de nouvelles inondations, on se borne à exhausser les digues, en cas de

submersion de ces hautes digues ou de brèches qui s'y formeraient, les dommages seraient encore plus considérables que ceux que nous déplorons aujourd'hui, parce que, le volume d'eau étant encore plus grand et tombant d'une plus grande hauteur, les eaux répandues auraient plus de puissance pour ronger les pieds du revers des digues, pour les ouvrir ou les renverser, et pour dévaster les terrains riverains.

— En sorte que, nous voici entre les populations rurales des terrains élevés, qui, en exerçant leur droit de propriété (et cela dans l'intérêt d'une meilleure culture, c'est-à-dire pour la prospérité du pays), envoient par les affluents des eaux plus abondantes et surtout plus rapides, et les populations urbaines de la grande vallée inférieure, qui, pour se soustraire au fléau de la veille, multiplient les chances indubitables de submersion pour le lendemain. Comment sortir de là?

— Connaissez-vous M. Polonceau?

— Oui; un ingénieur d'un grand mérite, qui a construit à Paris le pont de la rue des Saints-Pères, et, de plus, un excellent agronome, qui, avec M. Ternaux, partage la gloire d'avoir fondé l'Institut de Grignon. M. Polonceau et Mathieu de Bombasie étaient les deux hommes de France les plus capables de former de jeunes ingénieurs agricoles. Malheureusement pour la France, le second a péri. Le premier s'est borné simplement au rôle de fondateur. Il a reculé devant la difficulté, mais noble tâche d'élever Grignon à la hauteur de Roville. Eh bien! M. Polonceau vient de publier un écrit plein de bon sens et de vues nouvelles et profondes, dans lequel il cherche le remède contre le fléau qui nous afflige. Les arguments que je viens d'émettre contre les hautes digues et le peu d'efficacité à attendre du reboisement des pentes rapides, je les ai puisés dans sa brochure. Je ne lui rendrai pas le mauvais service d'exposer en détail les moyens qu'il propose, je ne suis point homme de métier, et je craindrais de leur nuire en ne les présentant pas comme il faut. Lisez la brochure elle-même, et aussi son petit livre intitulé: *Des eaux relativement à l'agriculture*; vous trouverez les deux à la librairie industrielle de Mathias:

— Ne pourriez-vous donc me donner un avant-goût du contenu?

— Ouvrons le *Journal d'agriculture pratique* (numéro de février dernier). M. Eugène Marie y a donné du système de M. Polonceau un résumé très-concis, mais très-net.

« Ce système, qui est applicable spécialement au fond des terres et des vallées des terrains montagneux, consiste à établir, au moyen de barrages en travers placés à leurs éléments, des réservoirs, soit permanents, comme de petits étangs, soit plutôt, et la plupart du temps, simplement temporaires, pour recevoir et retenir les eaux qui n'auraient pas été arrêtées par des rizières horizontales creusées sur leurs versants. Dans le premier cas, ces réservoirs auraient, dans leurs barrages, des pertuis destinés à évacuer progressivement la majeure partie et au moins les deux tiers des eaux retenues pour faire place aux eaux des pluies nouvelles. Dans le second cas, les réservoirs temporaires auraient des vannes de fond que l'on ouvrirait quelques jours après les crues pour évacuer totalement les eaux, afin de faire place à de nouveaux volumes en cas de pluies nouvelles; alors le fond de ces réservoirs, entièrement en prairies, serait dans le même cas que les prés submersibles qui bordent les rivières. »

— Voilà résolue la première partie de la question: retenir les eaux dans les parties supérieures, et régler leur arrivée dans les affluents, de manière à en rester constamment à peu près maître.

— Quant à la seconde partie, l'habile ingénieur est d'avis, en thèse générale, de ne faire sur les rives du fleuve, pour prévenir les débordements des petites crues et pour régulariser leur cours habituel, que de simples levées en terre, revêtues de gazon, qui ne s'élèveraient au-dessus des rives que d'environ un mètre; tandis qu'il n'établirait les digues d'enceignement infranchissables sur les grandes crues qu'à une distance des rives qui serait au moins égale à la moitié de la largeur du lit; de sorte qu'entre ces deux lignes parallèles il y aurait en dehors des rives un espace égal à une ou deux fois la largeur du lit habituel, espace qui servirait de lit supplémentaire, et ne serait occupé que temporairement et seulement pendant les grandes crues.

— La question entière me semble des lors assez bien résolue.

— Un fleuve d'un reboisement général, que des particuliers se préparent difficilement à entreprendre, parce que c'est une avance énorme de capitaux, sans utilité presque aucune à en retirer avant vingt ans d'ici, nous recourons à un simple système de création de prairies inondées, tant sur les hauteurs que dans le fond du bassin des grands fleuves. C'est une source nouvelle de produits instantanés, qui n'exige point d'avances extraordinaires. Le pays en recueillera le charme et la richesse et la sécurité. En sorte que (selon la charmante expression de l'excellent vieillard, auteur de ce projet): « par une coïncidence qui est un grand bonheur, les moyens les plus sûrs et les plus efficaces pour remédier aux débordements sont en même temps les meilleurs pour tendre et consolider le bien-être des irrigations. »

— Il ne reste plus qu'à convertir l'administration et à la décider à entrer dans cette voie.

— A supposer même, ce qui est probable, qu'elle ne se décide pas à l'instant même, chaque propriétaire peut toujours se mettre à l'œuvre sur son terrain. Il en est qui ont déjà pris les devants dans cet art nouveau de l'emploi des eaux pluviales aux irrigations. Dans Semo-et-Oise, près d'Orsay, M. Haudouere s'est exercé sur un terrain en friche qui a été vendu, après quelques années, le double du prix d'acquisition. Dans la Nièvre, à Saint-Pierre-du-Mont, près Clamecy, M. Mathieu a obtenu aussi d'excellentes prairies sur des pentes. On peut citer aussi M. le marquis de Dalmatie à Chagny, près Nogent sur Vernisson. Mais nous accorderons surtout

nos éloges à l'actif M. Rieffel, dont la haute science, aidée d'un capital assez faible, est parvenue à élever l'Institut de Grand-Jouan à la hauteur de celui de Grignon, en attendant qu'il lui imprime un égal élat à celui d'un brûlé de Roville, et qu'il ait justifié, aux yeux de toute la France, le beau surnom que la Bretagne lui a déjà décerné: le *Dombasle de l'Ouest*.
SAINT-GERMAIN LEDUC.

Courrier de Paris.

Grâce au soleil, le carême est toujours très-brillant. Circulation rare à Paris, le printemps a commencé par un jour d'été. Assurément Longchamp sera méconnaissable cette année: au lieu de ce vieillard grelottant et morfondu dont ce pauvre Longchamp réalisait si bien l'ironique synbole, l'homme offrira l'image gracieuse de l'adonis plein de vie et de jeunesse, et le front couronné de fleurs. Et ce carême original ne se fait pas seulement rayonnant et splendide, il est aussi très-occupé. On ne saurait le délimiter au temps de privation et d'abstinence, car il ne se prive ni d'une distraction ni d'une puissance; et de quoi s'abstient-il? N'est-ce pas au contraire un très-bon vivant, dont l'humeur facile s'accorde volontiers et fait ses ordres de tout! Quoique nous soyons en plein carême, et qui, mieux est, en plein jubilé, les dévots eux-mêmes conviendront que:

Il est avec le bal des accommodements.

Au fait, le roi David a bien dansé devant l'arche.

Quant au concert, dont la vogue est grande en ce moment, et qui se propage et pulvise sous toutes les formes, il est depuis longtemps classé dans la catégorie des plaisirs exploitatoires. Belle dalle difflante ne catégorise-t-elle telle symphonie que dans un esprit de mortification. Aussi vous doutez bien que la grande affaire du moment, c'est la conférence, le sermon, le *speech* religieux, occupation sainte et matière respectable à laquelle notre casernier ne saurait toucher. Cependant, de quel objet vous entretenir? Des candidats académiques, du fusionisme, de la société des gens de lettres, et de son banquet? Permettez-mous de ne pas toucher à ces hors-d'œuvre littéraires, et de rester à peu près graves aujourd'hui.

Nous avons eu maintes fois l'occasion de signaler l'activité et l'esprit de munificence qui animent les membres de notre conseil municipal. Ces messieurs viennent d'en donner une nouvelle preuve; ils ont voté de nouveaux travaux et des fonds considérables pour l'embellissement de la capitale et le soulagement de sa population ouvrière. Stimulée par ce bon exemple, on dit que l'administration va faire commencer les travaux de la nouvelle salle de l'Opéra, et qu'elle s'occupe des moyens d'établir convenablement la Bibliothèque du roi, dont les bâtiments tombent en ruines. Peut-être ne lira-t-on pas sans intérêt un petit aperçu des vicissitudes que le premier de ces deux grands établissements nationaux a subies depuis sa fondation.

Sous Charles V, la bibliothèque royale comptait déjà un millier de manuscrits; elle était établie au Louvre dans une tour qui prit, à cette occasion, le nom de *tour de la Librairie*; elle y resta jusqu'au règne de Louis XI, qui fit transporter à Blois, François 1^{er} la reconstitua au château de Fontainebleau, sans la direction du savant Guillaume Bâle. C'est seulement sous Henri IV qu'elle fut transférée de nouveau à Paris dans les bâtiments du collège de Clermont (aujourd'hui le collège Louis-le-Grand). Lorsque les ruines furent retrouvées en France, la bibliothèque royale fut placée dans une salle du couvent des Cordeliers. Louis XIII enrichit rapidement ce précieux dépôt par son ordonnance de 1617, qui porte que, à l'avenir, aucun privilège de faire imprimer ou mettre en vente un livre ne sera octroyé à qui ce soit, sinon à la charge pour l'imprimeur de déposer gratuitement deux exemplaires dans la bibliothèque du roi. Sous Louis XIV, la maison des Cordeliers sembla trop petite pour contenir la collection, et Colbert, désireux la rendre accessible au public, l'établit dans un hôtel voisin de son habitation, hôtel qui occupait une partie de l'emplacement de la rue Vivienne. La translation eut lieu en 1666. Enfin, lorsqu'en 1720 le récent eut acheté, au nom du roi mineur, l'ancienne demeure du cardinal Mazarin, qui couvrait le vaste parallélogramme compris entre la rue Neuve-des-Poits-Chamelles et l'arcade Colbert, et les rues Vivienne et de Richelieu, il fit don de la partie la plus considérable, sous le nom d'*Hôtel de Mazarin*, à la compagnie des Indes, réservant pour la bibliothèque du roi l'autre partie, qui avait été la propriété du duc de Nevers, le neveu du cardinal, et qui on nommait *hôtel de Nevers*. Depuis cette époque, et sous tous les gouvernements, on s'est proposé de déplacer la bibliothèque; l'Intendant de Napoléon, en passant le Louvre aux Français, était de l'y transférer; aujourd'hui ces grands desseins sont un peu perdus de vue, et dans les projets mis en avant pour caser convenablement la bibliothèque, il n'est pas question du Louvre, où pourtant la plus riche collection scientifique et littéraire du monde devrait trouver sa place naturelle.

Quant à l'Opéra, il y a concurrence de projets pour sa reconstruction. Les uns l'établissent sur le boulevard des Italiens, les autres le transportent au place du Palais-Royal, un seul de ces projets le maintient rue Grange-Batelière. Bref, rien n'est décidé encore, la question est toujours pendante, et l'Opéra en fait. Ainsi que les personnages considérables, il est fort difficile à placer. « Pourquoi, disent les stationnaires, ne point laisser l'Opéra tel qu'il est, et sur l'emplacement qu'il occupe. » A quoi les progressifs répondent: « L'Opéra est d'une constitution faible, la dansa a altéré son tempérament, et pour tout dire, on craint qu'il ne se tienne pas longtemps sur ses jambes. » En outre, l'Opéra est un voisin dangereux; sa pyrotechnie sème l'épouvante dans les environs trois fois par semaine; de sept heures à minuit l'Opéra est un volcan en ébullition, et l'incendie promène incessamment sa torche infernale dans ce paradis mondain;

il a déjà brûlé deux ou trois fois, et si l'expérience du passé peut autoriser les prévisions de l'avenir, nous ne devons pas être très-éloigné d'une nouvelle catastrophe.

Il résulte des comptes de l'Académie royale de musique, qu'à toutes les époques, sa gestion a été un désastre permanent pour les directeurs. La mutilation seule de Louis XIV sauva Lullu d'une ruine certaine. Francine, son gendre et son successeur, dut abandonner le privilège à ses créanciers en 1728; sous la direction de Destouches, l'Opéra était endetté de trois cent mille livres. Pendant, à cette époque, le chiffre des appointements du chant et de la danse n'étaient rien moins qu'élevés, et les autres charges étaient fort modestes, s'il faut en juger par ce bout d'état qui nous tombe sous la main. Le premier acteur basse-taille ou haute-contre, et la première actrice pour les rôles, avait quinze cents livres. Les premiers danseurs et danseuses touchaient mille livres, le batteur de mesure (chef d'orchestre), avait neuf cents livres, et ainsi du reste. Le personnel entier de l'Opéra, s'élevant à cent vingt six-artistes ou employés, coûtait par an soixante-sept mille livres, le prix de revient d'un seul ténor d'aujourd'hui.

Dans l'ancien régime, comme de notre temps, la direction de l'Opéra était fort recherchée et par des personnes de tous rangs et de toutes sortes. On voit figurer, dans le nombre de ceux qui l'obtinent, des financiers, des musiciens, des machinistes, des officiers et des diplomates. En 1749, la gérance d'un sieur Berger ayant grevé l'Académie royale de musique de 450,000 livres de dettes, le roi en confia l'administration

à la prévôté des marchands, ce que nous appelons maintenant le corps municipal. Jamais l'Opéra n'avait été plus brillant que sous l'administration de Devismes, en 1778 et 1779, alors que les Vestris, les Danberval, les Guimard et les Sophie Arnould y jetaient tant d'éclat; le déficit de ces deux années s'éleva pourtant à 700,000 livres, ce qui représente plus d'un million d'aujourd'hui. En présence d'un résultat si constant, comment refuser son bill d'indemnité à tout directeur ?

Nous parlons du passé de l'Opéra, comme si son présent ne réclamait pas quelque mention honorable à bien meilleur droit. Mademoiselle Carlotta Grisi s'est rentrée, et on nous reproche de n'en avoir rien dit, comme si un applaudissement et un suffrage de plus ou de moins faisaient quelque chose à l'affaire. Mon Dieu! oui, Carlotta qui nous avait quittés pour l'Angleterre et pour l'Italie, a quitté Rome et Londres, et s'en est revenue à nous. Cela méritait-il, en effet, d'être célébré, et mademoiselle Carlotta Grisi fait-elle autre chose toute l'année? Quoi de plus simple et de plus légitime qu'une danseuse emploie sa grâce et sa légèreté à voltiger d'une contrée à une autre contrée, et à étendre le cercle de ses conquêtes chorégraphiques? Autre renseignement souhaité: elle a dansé dans *Giselle* et dans le *Diable à quatre*; mais comment y a-t-elle dansé? Cela en vérité peut-il se demander? Il y a six mois, lorsqu'elle nous quitta, mademoiselle Carlotta faisait des pointes charmantes et des ronds de jambes admirables. Eh bien! à ses pointes ni ses entrecuils n'ont démerité. Au départ comme au retour, mademoiselle Grisi est une danseuse accomplie.

Les danses causent d'assez grandes rumeurs depuis quelque temps; leur influence pèse dans la balance des événements, et tendrait à déranger les lois de l'équilibre européen. Le nez de Roxelane a bouleversé un grand empire, pourquoi le coude-pied d'une danseuse ne troublerait-il pas un petit royaume? Mademoiselle Lola Montès, dont jusqu'à présent le nom n'avait figuré que dans la petite chronique, veut absolument le voir écrit et consacré dans l'histoire. A chaque instant, son roman d'outre-Rhin prend des dimensions plus imposantes. On dirait que sa fortune grandit et s'accroît en proportion du nombre et de l'importance de ses ennemis. Elle marche sans sourcil dans sa politique, le pied leste et la cravache haute, rossant le peuple, châtiant la noblesse et tenant tête au clergé. Dans cette lutte engagée contre les trois ordres, mademoiselle Lola ne songe pas au quatrième, l'ordre qui lui enjoindra de quitter la scène politique et d'aller continuer ailleurs son pas de deux et ses chassés-croisés.

Il est plus que temps que nous arrivions au théâtre et à son tribut hebdomadaire. C'est d'abord l'Odéon, dont l'*Alceste* nous met dans la nécessité lâcheuse de vous parler grec. Cette *Alceste* d'Euripide est une destinée fort lamentable et sembla de tout temps vouée aux dieux infernaux et aux arrangeurs dramatiques. Un poète tragique, la fleur de son temps, mais extrêmement comique pour le nôtre, le sieur Hardy, fut le premier qui s'avisait de mettre *Alceste* en vers français et de l'accommoder au goût de ses contemporains. Notre grand Racine sentit le ridicule de cette tentative, à tel



Théâtre des Variétés. — *L'Enfant de l'amour*, acte deuxième. — De Saint-Jacques, Dusserre; de Cidrac, Beaud; de Nargis, Romand; le chevalier, Saint-Just; Vannos, Desgranges; Blairau, Férey; Saint-Jacques, mademoiselle Déjazet; la Camargo, mademoiselle Delphine Maquet; la baronne, madame Thibault; Clotilde, mademoiselle Saint-Marc.

point qu'il n'osa pas l'essayer à son tour. Racine craignait d'éteindre sous le souffle gaulois ce parfum de la poésie grecque; et puis de quel eil ses contemporains auraient-ils pu voir cette tragédie qui, en réalité, n'a qu'un personnage, et comment auraient-ils accueilli ces lamentations d'une douleur qui n'a qu'une note? Mais les scrupules de Racine pouvaient-ils arrêter des poètes comme Lagrange-Chancel et Boissy? L'un fit une *Alceste* quasi-galante, et l'autre une *Alceste* presque raisonnée. A toutes ces variantes d'un Euripide travesti, M. Lucas, le dernier venu, a voulu joindre l'asiatique. Trouvant sans doute trop peu pathétique le poète que l'antiquité, d'une voix unanime, a proclamé le plus tragique de tous les poètes, il a mis en action quelques passages qu'Euripide avait laissés dans le demi-jour du récit, et, comme l'arrangeur, pour orner sa petite supercherie, n'avait à sa disposition que des ressources fort restreintes de poésie et de langage, il en est résulté un amalgame d'idées et d'expressions assez bizarre. Il faut louer toutefois M. Lucas de l'habile fidélité de son calque en certains endroits qui ne sont pas toujours les plus grecs et les plus dignes de l'original. Nous louerons aussi M. Vizzintini de la pompe et du luxe inusités à l'Odéon qu'il a déployés pour cet ouvrage; ne pouvant le faire complètement beau, il l'a fait riche. M. Elwart a mêlé à cette *Alceste* des airs et des accompagnements qui ont été fort goûtés. Quant au sujet de cette tragédie, nous supposons que nos lecteurs en ont entendu parler; car c'est une histoire qui date de loin et que le divin Platon a jadis contée aux Athéniens.

En repassant les points, nous trouvons aux Variétés une gentillesse assez piquante qui porte l'estampille Paul Ver-

mond et Bayard. *L'Enfant de l'amour*, c'est le petit marquis de Saint-Jacques personnifié dans mademoiselle Déjazet. Pête vive, cœur chaud, esprit décidé, imagination précoce, ce petit marquis est un autre Létorière, un post-scriptum vivant et gaillard ajouté au vaudeville croustillieux des *Premières Armes de Richelieu*. Les aventures dont il est la cheville ouvrière ne trahissent pas précisément par la complication non plus que par l'intérêt, et son humeur badine se règle assez fidèlement sur celle de ses devanciers, Faublas, Richelieu, Gentil-Bernard et autres illustres du bouffon. Saint-Jacques n'a qu'un désir: plaire à toutes les femmes et voir le roi. La fortune, toujours du parti des audacieux, enlève d'un vent propice la voile de l'ébourdi; dès la première escale, il fait tomber dans ses filets une ingénue et une danseuse, les deux cœurs placés aux pôles extrêmes de la passion, ce premier et ce dernier degré de l'échelle féminine. Cependant voici un obstacle, c'est un grand seigneur, un autre marquis de Saint-Jacques, une façon d'oncle ou de cousin, qu'on ne se soupçonnerait pas, rival très-incommode, espèce de renardeau de cour qui n'a rien de plus pressé que de tendre un piège au lionceau inexpérimenté. Ce panneau, très-récréatif d'ailleurs, occupe toute la longueur d'un second acte. Le cousin, que nous nommerons Prashin ou Coislin, met à la disposition de l'innocent muguet sa bourse et sa petite maison, et d'un autre côté, il place en embuscade une vieille tante de Pimbèche, la mère de l'ingénue déjà nommée. L'orgue du jeune drôle est féroce; il faut voir avec quelle prestesse il fait circuler les baisers et les verres de vin de Champagne; car il traite et régale la lionne et la forêtte de ce temps-là, deux variétés d'une race immortelle dont l'appétit formidable n'a pas déchu. Voilà

qu'au moment le plus vif de la fête, alors que le vin coule, comme la démocratie, à pleins bords, de droite et de gauche s'élancent divers estaliers qui donnent au gala un dénouement imprévu et tragique, en menant coucher le chérubin à la Bastille.

Heureusement que, chemin faisant, la police a une distraction, et le petit dénon profite de l'occurrence pour s'échapper. Par un de ces fortunés hasards qui n'arrivent qu'aux mauvais sujets, le bel oiseau va tomber dans la loge de la Camargo; il y retrouve son ingénue et toutes ses amours; il y retrouve de même la vieille tante qu'une manœuvre des machines a fait descendre des frises, à la manière des dieux de l'Olympe. Le trieur consin est venu aussi dans cette bonne-bonne à titre de comique et d'intrus; il dispute jusqu'au bout à *l'enfant de l'amour* la légitimité de sa naissance et de son rang, mais un certain papier confond l'impudence et met un terme au conflit. *Allons, salue, marquis!* et victoire au nouvel enfant chéri des dames.

Mademoiselle Déjazet est charmante de verve, de finesse et de gaieté. Jusqu'à un bout de la pièce, elle a fait feu de tout son esprit. Mademoiselle Margot est une délicate Camargo. Les décorations sont très-belles, et le succès a été complet.

On nous prie d'annoncer que la vente des tableaux d'un paysagiste renommé, M. Bidault, membre de l'Institut, aura lieu le 24 mars et jours suivants à l'hôtel des commissaires-priseurs. M. Bidault, dont les arts déplorent la perte récente, a laissé un grand nombre d'études et d'esquisses qui sont mises également à la disposition des amateurs.

Les contrastes de la mode, caricatures par Cham.



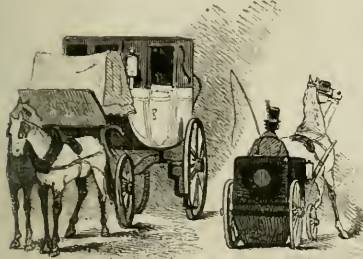
Le haut-de-chaus-se.
Autrefois. Aujourd'hui.



Le chapeau et la canne.
Autrefois. Aujourd'hui.



L'habit.
Autrefois. Aujourd'hui.



La voiture.
Autrefois. Aujourd'hui.



Le col.
Autrefois. Aujourd'hui.



La coiffure.
Autrefois. Aujourd'hui.



Le chien.
Autrefois. Aujourd'hui.



La danse.
Autrefois. Aujourd'hui.



La coiffure militaire.
Autrefois. Aujourd'hui.



Le manteau.
Autrefois. Aujourd'hui.



La robe et le chapeau.
Autrefois. Aujourd'hui.



Le domestique.
Autrefois. Aujourd'hui.



L'ombrelle.
Autrefois. Aujourd'hui.

Bulletin bibliographique.

Les Mondes, ou Essai philosophique sur les conditions d'existence des êtres organisés dans notre système planétaire; par M. F.-E. Plisson, D. M., professeur à l'Alliance royale de Paris. — Paris, rue Richelieu, 60.

L'homme, dont la vie est si bornée quand il s'agit lui-même, n'a-t-il craint de porter son regard bien au delà de la sphère qu'il habite; observant sans le comprendre le fait mystérieux de la vie, pouvant à peine saisir le mécanisme à l'aide duquel fonctionnent quelques organes, il a mesuré l'espace, il a distingué entre eux et classé les astres les plus rapprochés de lui, il a calculé la distance qui les sépare et reconnu les lois qui président à leur mouvement. S'il ignore comment son cerveau élabore la pensée, s'il n'a pu suivre encore dans leur succession rapide les sensations transmises aux centres nerveux, la pensée, la volonté d'agir et l'action, qui se suivent plus promptes que l'électricité, en revanche, il sait quel est le volume, quelle est la densité, non-seulement de la planète qu'il habite, mais de plusieurs de ces corps qui gravitent autour de l'étoile dont le mouvement entraîne celui des astres qui forment sa cour.

A mesurer que l'homme a fait des progrès dans cette voie, il a reconnu combien est modeste le rôle que joue dans l'immensité de l'univers le petit globe sur son espèce domine par l'intelligence, ce qui le trouve pas en faveur des autres habitants du ciel et de la terre. On lui avait enseigné jadis que le soleil et la lune avaient été faits tout exprès pour éclairer la terre, comme deux grands luminaires, et il a vu que de ces deux grands luminaires l'un était fort petit et n'avait qu'une lumière d'emprunt, de plus, ce petit luminaire ne lui reléguait la lumière de l'autre que pendant un certain temps, chaque mois, et n'était plus lumineux qu'une fois par an. Il arriva à reconnaître que la terre reléguait à ce petit luminaire beaucoup plus de lumière qu'elle n'en recevait de lui, ce qui impliquait contradiction avec la destination prétendue de l'un et de l'autre. L'homme en conclut que le chapitre où il avait lu cette vieille doctrine avait été rédigé pendant la pleine lune.

Le mouvement de la terre et des autres planètes autour du soleil, l'existence de satellites qui remplissent pour d'autres globes un rôle analogue à celui de la lune par rapport au nôtre, toutes ces vérités, contestées d'abord par l'ignorance ou la superstition, finirent par détruire de vieux mensonges, et Galilée, contraint par la torture à rétracter, comme autant d'erreurs, ses anciennes découvertes, protesta en s'écriant : *« Error si movetur »*.

Lorsqu'une fois on sut que la terre n'était qu'un des satellites du soleil, la comparaison de notre globe avec ceux qui gravitent dans notre système amena cette conclusion, que si la terre est habitée, si des êtres de quelques degrés constituent l'enveloppe de la terre, il y en a d'autres sur les autres globes, qui, comme elle, ont leur ciel, leur air, leur feu, leur eau, leur soleil, leur lune, et toutes les autres conditions que nous possédons sur notre planète. C'est pourquoi, comme la connaissance plus ou moins exacte du système du monde, et parmi les individus qui ont voulu que cette connaissance scientifique, il n'en est pas un qui ne pense, avec plus ou moins de conviction, que les autres sont habités.

Les *Essais philosophiques sur les Mondes*, ouvrage d'esprit plus que de science, contribuent beaucoup à répandre cette idée. Mais parmi les gens à qui s'adresse Fontenelle, bien peu prennent quelque chose au sérieux dans la vie. Son livre fut donc généralement considéré comme ce qu'on appela depuis une débauche d'esprit; toutefois de ce livre, comme de toutes les œuvres de bon sens, il resta une impression durable.

« Ce pensait-on dit Fontenelle d'un homme qui, n'étant jamais sorti de Paris, et voyant des hauteurs de Montmarne les fleuves et les rivières de Saint-Denis, disait : « Voici quelque chose qui ressemble fort à une ville, c'est une ville évidemment; mais de ce qu'elle présente avec celle qui n'est connue de moi, elle a quelque chose de différent. Elle a des habitants, on ne doit pas conclure qu'elle est habitée. — Mais s'en veut peut-être la responsabilité d'un semblable raisonnement; mais, comme l'esprit de l'homme est toujours porté à juger toutes choses à sa mesure, on tomba dans une erreur non moins grande. L'homme, qui à toujours fait tout à son image, voulut voir des hommes dans les habitants des sphères qui peuplent le ciel. »

Et pourtant, sans parler des globes dont on n'a pu jusqu'à ce jour constater que l'existence, il s'en faut que parmi les planètes connues, on trouve l'identité des conditions astronomiques et physiques; on ne peut même supposer un instant que ces astres puissent être identiques par un seul point de vue, puisque mille part, dans ce que nous connaissons de la nature, on ne peut rien contre l'attente, puisque sur la terre il n'existe ni deux îles, ni deux feuilles, ni deux fragments de rocher qui présentent une structure identique.

Mais quelles sont dans les astres de notre système les conditions analogues pour des êtres comme ceux que nous habitons? Invoque-t-on la possibilité d'habitats sur les autres planètes ou sur la seule existence d'êtres semblables à ceux qui vivent sur la terre? C'est une question pleine d'intérêt et qui peut être étudiée, résolue même, jusqu'à un certain point, grâce aux moyens que le calcul et les instruments fournissent à l'astronomie. Cette question complexe, puisqu'elle touche à la physiologie et au mode de sentir des êtres de la nature et à ses sciences exactes, est l'objet du travail de M. Plisson. Son livre est un livre de science, mais non de cette science si terrible qui se courbe de formules et désigne de se faire comprendre par le vulgaire.

Le *Journal* de l'illustre M. de Humboldt, les cours faits à l'Observatoire par un professeur qui sait rendre accessibles les vérités scientifiques sans leur ôter de leur grandeur, tels sont les modèles que s'est proposés notre auteur. Il a puisé à ces sources excellentes, et son ouvrage peut donner, à beaucoup d'égards, une connaissance très-suffisante de notre système planétaire, des conditions physiques et astronomiques de ce système. Ce travail de M. Plisson est clair et concis; il a pour équilibre cette pensée de M. de Humboldt : « On ne doit jamais rien abandonner à l'arbitraire, et, jusque dans le domaine des conjectures, il faut que l'esprit sache se laisser guider par l'induction. »

L'auteur commence par se rendre sur son livre M. Le Verrier, puis, après un court préambule, il donne le tableau des éléments particuliers à chacun des corps célestes du système solaire. C'est là, dit la distance de la terre, le diamètre, la surface, le volume, etc. Il examine ensuite, dans sa première section, les conditions relatives à l'état du sol et à la nature des milieux, et donne quel-

ques détails curieux sur l'accueil fait par leurs contemporains aux idées des hommes qui, les premiers, osèrent parler de l'habitabilité des astres.

La seconde section traite des conditions relatives à la température et à la lumière; la troisième, des conditions relatives à la durée du jour et de l'année, à la diversité des saisons et à la nature des climats, qui présentent, suivant les planètes, des différences en sens et toujours cette inépuisable variété des divers de la nature.

Des deux dernières sections de l'ouvrage, l'une considère les conditions relatives aux diamètres, surfaces, volumes, etc., l'autre est consacrée à quelques aperçus sur le degré relatif de civilisation, de longévité, etc., dans les différentes planètes, et à la conclusion.

L'auteur ne prétend pas prouver la pluralité des mondes, mais seulement se rendre compte, d'après les principes généralement admis dans la science, des conditions astronomiques spéciales dans lesquelles leurs habitants auraient à vivre.

Un milieu du vil intérêt que nous a inspiré la lecture de cet ouvrage, nous savons de nous-même que l'auteur, homme d'un esprit éminemment philosophique, ne envisage la question au seul point de vue d'êtres analogues à ceux qui vivent sur la terre, et ne paraît admettre d'êtres vivants, d'êtres organisés, que dans les conditions de vie et d'organisation que nous avons sous les yeux.

On ne saurait douter que la nature ne puisse organiser des êtres avec des éléments, avec des tissus tout autres que ceux qu'elle met en œuvre sous nos yeux. Qu'est-ce pour nous que la vie? une force dont nous voyons les résultats, mais dont nous ignorons la cause, l'essence. Prétendions-nous l'interdire à des êtres différents de ceux de notre globe? Dans ce cas, que voyons nous en dernier lieu? Des corps simples diversement combinés, de l'électricité, du calorique et un ou deux éléments constitués de la matière à nous connus; mais en sommes-nous arrivés à des données certaines à ce sujet? et quand nous aurions sur les éléments que nous pouvons atteindre des connaissances positives, mathématiques, embrassées sous ce titre d'essence des mondes? On peut bien dire que les êtres organisés du globe terrestre ne pourraient vivre sur la lune, mais ce que la lune ne serait-elle peuplée d'êtres organisés, vivants, pensants; telle était l'opinion d'Ampère, et quand M. Plisson fait observer qu'il ne peut y avoir sur la lune que des êtres appartenant à l'ordre minéral, on pourrait lui répondre, avec l'illustre académicien : « Qui vous dit que ces êtres ne vivent pas, que ces actions et ces réactions sont limitées à la vie, suivant vous, ne se produisent pas chez eux par des phénomènes analogues à celui de la cémentation par exemple? »

Est-il démontré que le phosphore, le carbone, et quelques autres corps, doivent nécessairement être organisés sous forme de cerveau pour penser? Et nous, qui ne savons pas au fond du secret l'organisation de ce qui nous entoure, nous nous sommes nous pas même recomposé un caillou, bien loin de saisir le mécanisme des êtres vivants, refuserez-vous à la nature le pouvoir de produire, par des moyens infinis comme l'univers, des êtres dont nous connaissons à peine quelques variétés sur la seule planète que nous habitons? »

C'est là la seule objection que nous ayons à faire à M. Plisson, dont le livre nous paraît devoir être apprécié par tous ceux qui cherchent des faits et non des mots dans un livre.

A. L.

Catalogue de la Bibliothèque de M. L***, dont la vente aura lieu à Paris, salle Sylvestre, au mois de mai 1847.

C'est avec un véritable sentiment de douleur que tout homme qui a la passion des livres doit voir vendre et disperser aujourd'hui une collection riche et bien composée. Comme espérer qu'il y ait réforme de nos jours? Admettons l'Empire. Supposons qu'un milieu des préoccupations générales, universelles, il se puisse trouver encore un homme qui ne vive que pour et par les livres, qui soit déterminé à consacrer à leur recherche tout son temps et une grande fortune tout entière. A cet homme idéal il manquera, pour arriver à son but, une condition sans laquelle tout est impossible, les circonstances. A la fin du siècle dernier, et pendant la première période de celui-ci, les révolutions qui ont bouleversé l'Europe ont sans doute pu nuire aux études, mais elles ont fait sortir des coffres des palais, d'une foule d'établissements privilégiés, des trésors d'ouvrages pendant des siècles, que le collectionneur a pu acquérir qu'il a dû de ces occasions uniques, et qu'on n'aurait ni pu sacrifier, les déplacements les plus nombreux, persévérer la plus continue ne le mettrait à même d'acquiescer. Sans aucun doute, on peut encore se composer une bibliothèque; on n'en est pas réduit uniquement aux éditions Charpentier; avec un certain temps et une somme fort ronde, on arriverait encore à se constituer un choix de livres curieux, comme l'étaient les bibliothèques Firmin Didot, Bertrand, Clotaudon, Labédoyère, Sensier, Guilbert de Pixérécourt, Nodier, et autres; mais des collections composées dans une vue, comme celle de M. de Solenne, ou comme celle-ci, de semblables collections se dispersent malheureusement de nos jours, mais ne se reconstituent plus. Pour quoi faut-il que l'emploi des ressources des ministères de l'Intérieur et de l'Instruction publique soit réglé au dégoût de telle sorte que l'état ne se trouve pas en mesure de se procurer de pareilles occasions quand elles se présentent et de recueillir le fruit d'aussi patients, d'aussi loyaux efforts?

La collection de M. L***, riche en tout genre, se distingue particulièrement par les éditions *principes* des auteurs grecs, latins, français et italiens. Elle donne une peinture sur un compte de nos ses trésors. On trouve dans le catalogue plus de soixante autres manuscrits, relatifs à l'histoire et aux guerres d'Italie, et imprimés au quinzième siècle et au commencement du seizième. Cette collection d'anciennes poésies patriotiques italiennes, qui sont, pour la plupart, inconnues aux bibliographes, est d'un prix inestimable.

Nous avons dit que dans cette bibliothèque l'auteur d'un auteur figurait toujours dans son édition originale. Mais la ne s'est pas bornée la tâche de M. L***. C'est ainsi seulement qu'il a voulu ouvrir la série des éditions d'un auteur. Nous voyons donc figurer sous le numéro 749 de ce catalogue : *Il Governo, di Virgilio Tasso, Firenze, Gio. Cappellini, 1780, in-8°*. C'est l'a-dite *Primo* original et l'original de *Jerusalem délivrée*. Mais sous le numéro suivant (750), qui précède quinze autres éditions curieuses du même poème, nous trouvons un trésor plus précieux encore : *« La Giurisdizione liberata, di Torq. Tasso, Venezia, 1681, in-8° »*.

Ce précieux exemplaire est annoté et interliné. Tout le texte est romain, et environ cinquante stances inédites s'y trouvent ajoutées. Toutes les annotations et additions sont de la main

d'Alde Manuce, auquel le Tasse les a dictées pendant qu'il était à l'hôpital.

Les livres ainsi annotés par des hommes célèbres sont nombreux dans cette collection. On en trouve de surchargés de notes de la main de Rabelais, de Montaigne, de Laurent de Medicis, du Politien.

La littérature française est également bien partagée dans le catalogue de M. L***, et, sans aller plus loin que la première section, celle de la grammaire, nous trouvons une première édition du *Dictionnaire français*, par RICHELIEU, Genève, J. Herm. Witherhold, 1680; 2 vol. in-4°.

Cette édition est si rare, que le savant auteur du *Manuel du Libraire* par-là ne l'avait jamais rencontrée; autrement il n'aurait pu dire, pages 61 et 62, n° 87, que l'édition de ce *Dictionnaire*, publiée dans la même ville en 2 vol. in-4°, en 1635, a été fort recherchée des curieux à cause des traits satiriques dont elle abonde. L'édition de 1680 (dont le second volume porte, par parenthèse, la date de 1670), l'édition de 1680, pour qui la compare aux suivantes, et au titre de l'abbé Guynet, qui les avait collées, nous mettes toutes pour en donner une nouvelle, et la plus curieuse et la plus remplie de traits satiriques et, il faut le dire aussi, obscènes. Pour expliquer l'incroyable rareté de cette première édition, on raconte, d'après Paillon, dans la *Biographie universelle* et ailleurs, que quinze cents exemplaires de ce livre furent saisis à Villejuif et brûlés; que l'imprimeur Witherhold mourut de chagrin, au mois de mai, à la suite de cette saisie, et que Simon Bernard, libraire, qui l'avait provoqué, fut pendu le lendemain au sortir de l'église Saint-Benoît. Ces faits ne sont pas parfaitement prouvés; mais ce qui est incontestable, c'est la rareté, l'invulnérabilité de la première édition du *Dictionnaire* de Richelieu.

Ne pouvant entreprendre de citer les articles curieux de cette collection, parce qu'il nous faudrait citer des centaines de numéros remarquables au même titre, nous devons nous borner à dire que ce qui la distingue particulièrement, c'est la condition et la beauté des exemplaires. Quand les reliures n'ont pas été exécutées par Grolier, pour François I^{er}, pour Charles V, pour Diane de Coligny, pour Maffei, pour Pile Y, pour de Colbert, et d'autres des armes ou des devises de ces célèbres collectionneurs, que les bibliophiles recherchent si ardemment, elles sont l'œuvre des plus habiles artistes de notre temps, tels que Bazouzet et Duru. Des livres anciens imprimés sur *peau vélin* ou sur *papier bleu*, ainsi que des exemplaires en *grand papier* ou avec *leminis* des ouvrages les plus rares s'y rencontrent en grand nombre. On y trouve beaucoup de *non coupés*, et c'est même de *non coupés*. Les profanes seuls s'enorgueillissent de ce mot : *non coupés!* Les malicieuses des bibliophiles accompagneraient le possesseur indigne d'une édition princeps *non coupée* qui en fendraient les feuillets. Le Vaucluse! Il apparaîtrait d'autant le trésor bibliographique national.

Le catalogue de cette vente, qui sera vendue au mois de mai prochain, contiendra les ouvrages compris dans la classe des *belles-lettres*. Le catalogue de cette première partie seulement contient environ *trois mille articles*. En France, il sera distribué par les soins de M. Sylvestre; à l'étranger, il sera expédié dans toutes les villes importantes par la maison FRANK, et on le trouvera notamment dans les villes et aux adresses suivantes :

- BERLIN, MM. Asher et comp.;
- BOSTON, MM. Little et Brown;
- BRUXELLES, MM. C. Muquardt et Vaudale;
- DESDÉ, la librairie Arnold, M. F.-C. Janssen;
- EDIMBOURG, M. Smith;
- FLORENCE, MM. Molini et Piatti;
- GENÈVE, MM. J.-M.-C. Ambruster, J.-A. Barth et C.-L. Fritzsche;
- LIVOURNE, M. Rolandi;
- LONDRES, MM. Rodd, Thorpe et Horncastle;
- MILAN, M. D'Inghelard;
- MONTEBELLUNA, M. F. F. Kaiser;
- MUNICH, M. Decker;
- SANT-PETERSBURG, M. Bellizier;
- ROME, M. Merle;
- STUTTGARD, MM. Beck et Fraenkel;
- TURIN, M. Bocca;
- VIENNE, la librairie Beck;
- ZURICH, MM. F. Haake et Orell,

et généralement chez les correspondants de MM. Rodd, Bossange, Barthès et Lowel, de Londres; Molini, de Florence, et Rolandi, de Livourne.

Histoire de Paris et de ses monuments, par DULAURE. Nouvelle édition, refondue et complétée jusqu'à nos jours, par M. L. BATAISSIER, auteur de l'*Histoire de l'Art monumental*. 1 vol. grand in-8. — 50 gravures. — Paris, Furne. 20 francs.

L'*Histoire de Paris* de Dulaure a été souvent réimprimée, corrigée et augmentée. La nouvelle édition que vient d'en publier M. L. Bataissier, le jume et savant auteur de l'*Histoire de Paris*, est une œuvre si remarquable, et si importante, que certaines parties, elle est encore abrégée. « Nous avons un devoir, dit l'édition, d'apporter au travail de Dulaure quelques modifications que réclamait depuis longtemps les hommes de science et de goût. Entraîné par l'attrait de ses études, Dulaure a souvent oublié Paris, et fait un large part à l'histoire générale de la France, que nous ne pouvons nous dispenser de consacrer certaines parties, elle est encore abrégée. « Nous avons un devoir, dit l'édition, d'apporter au travail de Dulaure quelques modifications que réclamait depuis longtemps les hommes de science et de goût. Entraîné par l'attrait de ses études, Dulaure a souvent oublié Paris, et fait un large part à l'histoire générale de la France, que nous ne pouvons nous dispenser de consacrer certaines parties, elle est encore abrégée. « Nous avons un devoir, dit l'édition, d'apporter au travail de Dulaure quelques modifications que réclamait depuis longtemps les hommes de science et de goût. Entraîné par l'attrait de ses études, Dulaure a souvent oublié Paris, et fait un large part à l'histoire générale de la France, que nous ne pouvons nous dispenser de consacrer certaines parties, elle est encore abrégée. »

« En outre, le travail primitif de Dulaure n'allait que jusqu'à l'Empire. Pour le compléter, M. L. Bataissier a ajouté plusieurs chapitres sur les institutions nouvelles et sur les monuments qui ont été fondés à Paris depuis la décadence de Napoléon jusqu'à nos jours. »

Cette nouvelle édition de l'*Histoire de Paris*, bien supérieure sans contredit à toutes celles qui l'ont précédée, fait le plus grand honneur à l'édition et au goût de M. L. Bataissier. Mais nous ne pouvons qu'exprimer nos vœux à l'égard de ce grand ouvrage, le beau livre qu'il nous promet sur *Rome ancienne et moderne*.

Orfèvrerie religieuse.

En analysant, dans son numéro du 4 mai 1844, un projet d'embellissement partiels pour la cathédrale de Paris, présenté au Salon par M. Amédée Couder, *L'Illustration* a surtout loué l'ornemaniste distingué, auteur de ce projet, des études auxquelles il s'était livré pour mettre en harmonie avec l'architecture de cette église les accessoires du culte, dont la forme, consacrée par les mauvais goûts de trois derniers siècles dérogeait trop souvent au style général du monument.

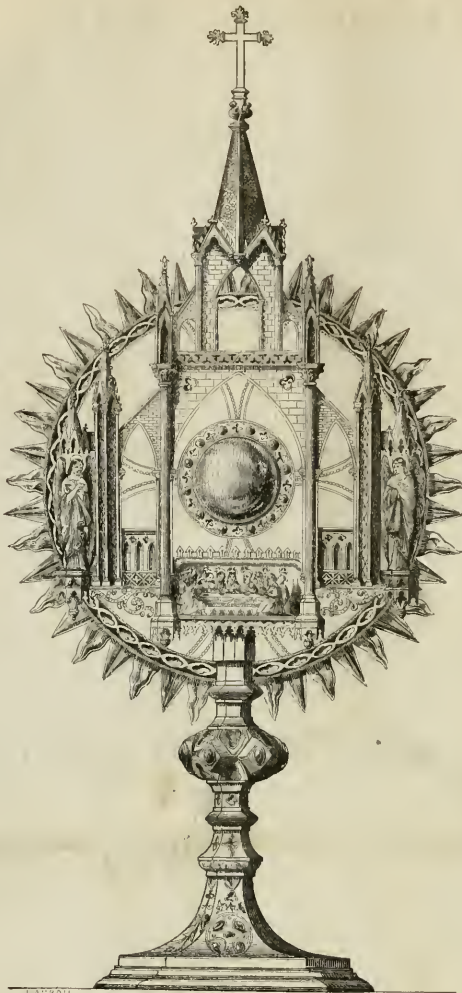
L'idée émise par M. Couder a porté ses fruits, et le clergé, éclairé, paraît encourager les artistes entrés dans une voie qui, sans s'écarter de la pensée catholique, ramène tous les ornements qui font partie intégrante des cérémonies au style religieux de l'édifice où elles doivent déployer leurs pompes.

C'est sous l'influence de cette pensée qu'un orfèvre de Paris vient de terminer, pour l'église de la commune de Bercy, l'ostensoir gothique dont nous offrons un dessin à nos lecteurs.

Cet ostensor, d'une hauteur de quatre-vingt-dix centimètres et d'un poids de trois mille cinq cents grammes, est tout entier en vermeil; il est composé dans le style du quatorzième au quinzième siècle, époque vers laquelle l'Église institua le salut solennel du Saint-Sacrement et adopta l'usage de l'exposer ostensiblement à l'adoration des fidèles dans une monstrance, comme on le disait alors.

Le pied hexaèdre est surmonté d'une tige qui affecte la même forme et offre un nœud ou renflement orné de diamants, aussi facile à saisir que sévère de contour. Les cisures de ce pied représentent les symboles eucharistiques, et sont rehaussées de pierres qui marient agréablement leurs couleurs vives et brillantes aux tons mats de l'or et de l'argent. Un portique au tabernacle pratiqué dans la partie supérieure renferme les saintes espèces entourées d'un double rang de perles formant un nimbe crucifère et rayonnant, emblème de la divinité. Ce tabernacle est accompagné de deux figures d'anges placées de chaque côté en adoration.

L'exécution de cette remarquable pièce d'orfèvrerie fait honneur au talent de M. Trioullier, orfèvre de la reine, et, en l'engageant à persévérer dans cette voie, nous lui recommandons l'étude de quelques publications fort curieuses faites à Londres par M. Pugin, et contenant, dans une série de gravures très-finement exécutées à l'eau-forte, toutes les pièces d'orfèvrerie gothique en usage dans les cérémonies du culte catholique.



Ostensoir en orfèvrerie, exécuté pour l'église de Bercy, par M. Trioullier, orfèvre, à Paris.

Principales publications de la semaine.

SCIENCES ET ARTS.

PATRIA. La France ancienne et moderne, morale et matérielle, ou collection encyclopédique et statistique de tous les faits relatifs à l'histoire intellectuelle et physique de la France et de ses colonies; par MM. J. AYGARD; FELIX BOURQUELOT, ancien élève de l'école des Chartes; A. BRAVAYS, docteur ès-sciences, professeur de physique à l'école Polytechnique; F. CHASSÉRIAT, maître des requêtes, historiographe de la marine; A. DELOYE, ancien élève de l'école des Chartes; DIEUDONNE DENNE-BARON; DESPORTES; avocat. PARIS. GRAYES; docteur ès-sciences, professeur de zoologie à la Faculté des sciences de Montpellier; JUNG; LEON LALANNE, ingénieur des ponts et chaussées; LÉODOVIC LALANNE, ancien élève de l'école des Chartes; LE QUATRELAIS, ingénieur des ponts et chaussées, docteur en médecine; CH. LOUANOUE; CH. MARTINS, docteur ès-sciences, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris; VICTOR RAULIN, professeur de géologie à la Faculté des sciences de Bordeaux; P. REGNIER, de la Comédie française; LEON VALINOYER, architecte du gouvernement; CH. VERGE, docteur en droit. — (Les noms marqués d'un astérisque indiquent des collaborateurs du *Milieu de Paris*.)

Géographie physique et mathématiques. — Physique du sol, — Météorologie, — Géologie, — Géographie botanique, — Zoologie, — Agriculture, — Industrie minière, — Travaux publics, — Finances, — Commerce et industrie, — Administration intérieure, — Etat maritime, — Etat militaire, — Législation, — Instruction publique, — Géographie médicale, — Population, — Ethnologie, — Géographie politique, — Géographie et Numismatique, — Chronologie et Histoire, — Histoire des religions, — Langues anciennes et modernes, — Histoire littéraire, — Histoire de l'architecture, — Histoire de la sculpture et des arts plastiques, — Histoire de la peinture et des arts du dessin, — Histoire de l'art musical, — Histoire du théâtre, — Colonies.

N. B. A l'achat des titres qui précèdent, il faut constamment ajouter ces mots: de la ou en France, afin d'attribuer à ces titres leur véritable sens.

Un très-grand volume in-42, en 2 parties, format du *Milieu de Paris*, de 5,200 colonnes de texte, renfermant en outre plus de 400 figures, un état des tableaux numériques et un index général alphabétique; imprime en caractère nonpareille; orné de plus de 320 gravures sur bois, de cartes et de planches coloriées; et contenant la matière de 16 forts volumes in-8. Prix, broché accompagné d'un mandat, élégamment cartonné avec toile anglaise, 20 fr. — Paris, J. J. Dubelot, Le Chevalier et Comp., rue Richelieu, 60. OUVRAGE COMPLET.

Instruction pour le peuple. C'est traité sur les connaissances les plus indispensables. 1^{re} livraison. Traité 96. Sociétés de prévoyance. Article signé: L. DEBOUTVILLE, directeur de l'école des aides de la Marine-Intérieure. In-8 de 16 pages. — Paris, Dubochet, Le Chevalier.

Flore des jardins et des grandes cultures, ou Description des plantes de jardin, d'orange et des grandes cultures; leur multiplication, l'époque de leur floraison, de leur fructification et leur emploi; par N. C. STERNIG. 2 vol. in-8 de 1245 pages, avec 21 pl. — Lyon, Savy.

Annales de la Société linnéenne de Lyon. Années 1845-1846. Un vol. in-8 de 432 pages, avec 21 pl. — Lyon, Dumoulin.

Notions de Phénologie; par JULEN ROUSSEAU. Un vol. in-12 de 120 pages. — Paris, rue de Beaune, 2.

Etat général de la marine et des colonies. 4^e janvier 1847. In-8 de 560 pages. — Imprimerie royale.

HISTOIRE, POLITIQUE.

Histoire des Girondins; par M. A. de LAMARTINE. TOME I et II. 2 vol. in-8 de 892 pages. — Paris, Furne, Coquebert. L'ouvrage aura 8 volumes.

BELLES-LETTRES.

Quelques Fleurs pour une couronne. Poésies nouvelles, par HIPPOLYTE TAMBUCCI, ouvrier cordonnier, garçon de classe du collège Charlemagne, chef du bureau des enfants trouvés à la préfecture de la Marne. Un vol. in-18 de 228 pages. — Paris, Chamerot.

C'est le troisième volume des œuvres de l'auteur.

Chansons nouvelles, par LOUIS FESTEUA.

En France, la chanson est de tous les temps. On a dit avec raison qu'un recueil complet des chansons des différents époques serait une excellente et vivante histoire du pays lui-même.

La chanson actuelle, celle qui date de 1830, fidèle à ces traditions qui donne aux chants de chaque siècle une physionomie particulière, a dû chercher aussi le caractère qui lui était propre, dans les inspirations, les idées, les besoins et les faits de l'âge contemporain.

Sans renoncer à son esprit d'autrefois, conservant la verve satirique et joyeuse qui lui a été transmise, à travers les erreurs, les ridicules, les passions et les vices du passé, elle n'a point interrompu son ancienne mission; elle l'a continuée, en lui donnant des développements nouveaux.

Elle se voue aujourd'hui, non plus seulement à ce gai savoir, qu'elle a si longtemps enseigné; elle cherche un but plus élevé,

plus utile. Après avoir tant chanté les joies sensibles et voluptueuses, elle veut maintenant instruire et consoler.

Plus sage, sans être moins aimable, elle parle au cœur autant qu'à l'esprit, à l'intelligence en même temps qu'à l'imagination, aux sentiments plus qu'aux passions.

Elle s'assoit aux fêtes du pauvre, comme jadis elle assista aux festins du riche; ses chants adouciront les peines, ainsi qu'ils ont exalté les plaisirs.

En s'associant aux idées grandes, éclairées et fécondes, elle a remplacé une frivolité trop souvent inutile et stérile par une œuvre de progrès et de civilisation.

Par ces inspirations puisées aux sources les plus pures, celles de l'amour du pays et de l'humanité, la chanson, devenue grave sans être austère, a conquis, depuis quelques années, une place immense dans les affections et dans les habitudes de la population française.

Sa popularité récente est plus radieuse qu'en aucun autre temps.

À Paris et dans la banlieue, il existe près de cinq cents sociétés chantantes. Dernièrement, la *Lice chansonniers*, une d'entre elles, en a réuni vingt-quatre, qui ont amené à ce concours douze cents personnes.

En rapportant ces faits d'hier, il semble qu'on rappelle d'anciennes et mélodieuses souvenirs.

Ces progrès s'accroissent de jour en jour; de la capitale cet accroissement s'étend dans les départements, ou les associations de ce genre se multiplient sans relâche.

Cette impulsion, devenue générale, a conquis à la chanson une influence considérable, et qui doit attirer les regards et l'attention d'une publicité vigilante et attentive.

Dans les productions modernes, il en est de remarquables par la nature de leurs enseignements, par une poésie vigoureuse et correcte, par la pensée et l'expression. On peut dire de ces chansons qu'elles sont de véritables œuvres populaires et des hymnes, dans lesquels le sentiment et les sympathies publiques trouvent un éclatant écho.

Parmi les chansonniers qui ont le mieux compris cette renaissance, dont ils ont, en quelque sorte, les apôtres, nous citerons M. Louis Festeua, en recommandant le volume des *Chansons nouvelles* qu'il vient de publier.

Les abonnements à L'ILLUSTRATION qui expirent le 1^{er} Avril doivent être renouvelés pour ne point être interrompus dans l'envoi du Journal. S'adresser aux Libraires dans chaque ville, aux Directeurs des Postes et des Messageries, — ou envoyer franco un bon sur Paris, à l'ordre de M. DUBOCHET, rue de Richelieu, N° 60.

Rébus.



EXPLICATION DU RÉBUS.

Deux hommes puissants s'accordent difficilement ensemble.

ON S'ABONNE chez les directeurs de Poste et aux Messageries, et chez tous les principaux libraires de la France et de l'Étranger.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LAGRANGE, fils et Compagnie, rue Daniette, 2.